



Du chamanisme au monothéisme

Ce que sont Adam et Eve, le serpent, la pomme et le jardin d'Eden

Il est bien connu qu'Adam et Eve, le premier homme et la première femme, ont été chassés par Dieu du jardin d'Eden. La raison en est que, sur le conseil du serpent, ils ont croqué la pomme, en fait le fruit de la connaissance du bien et du mal.

Cette origine de l'humanité a été présentée comme une vérité ou un mythe, mais désormais grâce au matérialisme historique, application à l'Histoire du matérialisme dialectique, on peut parfaitement l'analyser.

Le plus simple pour cela est de prendre comment la Bible présente la chose, et d'en expliquer la signification réelle. Voici ce qu'on lit :

« 1 Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, que le SEIGNEUR Dieu avait faits. Il dit à la femme : Dieu a-t-il réellement dit : Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ?

2 La femme répondit au serpent : Nous mangeons du fruit des arbres du jardin.

3 Mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez.

4 Alors le serpent dit à la femme : Vous ne mourrez point ;

5 mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

La clef de ce passage, c'est lorsque le serpent dit que si on mange de ce fruit défendu, on a les yeux qui s'ouvrent, qu'on connaît le bien et le mal. Il a souvent été pris le texte au pied de la lettre pour tenter de l'expliquer, en disant que c'était une allégorie de la science, ainsi que du libre-arbitre avec la possibilité d'agir bien ou mal, selon.

Ce n'est pas du tout le cas. Le fruit dont il est parlé a en réalité une nature hallucinogène. C'est pour cela qu'il « ouvre les yeux ». Et la connaissance du bien et du mal, c'est d'un côté l'euphorie provoquée par les effets de ce fruit, de l'autre le « bad trip ».

La preuve de cela, c'est qu'Adam et Eve sont le premier homme et la première femme. C'est une chose absurde si on prend cette idée au pied de la lettre, il n'y a pas de premier homme ou de

première femme.

Par contre, en tant que reflet dans la pensée d'une réalité, cela s'explique très bien. Dans la société communautaire matriarcale en effet, où les êtres humains vivent en petits groupes sans personnalité séparée, rien ne distingue les différentes personnes à part le sexe.

Il y a des hommes et des femmes, c'est la seule différence dans une communauté où tout est partagé, dans une vie collective primitive où la seule différence est que la femme a plus d'importance, car elle donne la vie.

Adam n'est pas le premier homme et Eve n'est pas la première femme : en réalité, Adam représente le genre masculin et Eve représente le genre féminin. Ce sont des êtres génériques, l'homme et la femme comme catégories.

C'est d'ailleurs le sens primordial du terme hébreu אָדָם ou Adam qui signifie l'homme sur le plan de l'espèce, et Eve ou חַוָּה (Hawwah), qui signifie la vie.

S'ils sont les « premiers », c'est que lorsque l'humanité s'extrait de la communauté matriarcale, il y a le début des nuances et des différences entre les individus. On sort de l'être générique, il n'y a plus des hommes étant tous Adam et des femmes étant toutes Eve, étant seulement Adam et seulement Eve.

Et l'un des facteurs les plus marquant de cette prise de conscience de la nuance entre les êtres humains se révèle avec le fruit (ou la plante) hallucinogène, qui pousse à l'extrême le vécu de l'ego d'un être humain désormais séparé individuellement, personnellement, de la communauté.

Quant au serpent, c'est vraisemblablement car il rampe et se trouve tout simplement au niveau du fruit (ou de la plante) hallucinogène. On peut aussi prendre en compte que le serpent peut provoquer par sa morsure venimeuse un empoisonnement produisant un délire, une fièvre.

Cela expliquerait pourquoi la Bible a plusieurs mots pour désigner les serpents, et que le serpent conseillant de manger le fruit est présenté au moyen du terme נָחָשׁ (nāḥāš), un mot est également utilisé pour désigner une forme de divination.

Voici la suite dans la Bible.

« 6 La femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à la vue, et qu'il était précieux pour ouvrir l'intelligence ; elle prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea.

7 Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures.

8 Alors ils entendirent la voix du SEIGNEUR Dieu, qui parcourait le jardin vers le soir, et l'homme et sa femme se cachèrent loin de la face du SEIGNEUR Dieu, au milieu des arbres du jardin.

9 Mais le SEIGNEUR Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ?

10 Il répondit : J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et

je me suis caché. »

Ce passage est extrêmement simple à comprendre. Dans la communauté matriarcale, il n'y a pas de différences entre les êtres humains, qui vivent par ailleurs de manière totalement élémentaire. Ce sont au sens strict des animaux aux portes de l'Histoire.

Par conséquent, les êtres humains étaient nus. L'affirmation de nuances, de différences entre eux a produit un écart, une divergence entre eux, et l'intimité en fait partie. Il n'est donc plus possible d'étaler ses parties génitales devant les autres, ces organes reproducteurs étant au sens strict le plus personnel.

Ce processus ne tient bien entendu pas uniquement au fruit (ou à la plante) hallucinogène ; sa consommation n'est que le symbole ultime de « l'expérience » nouvelle qu'est la prise de conscience d'une nature personnelle, différente d'autrui.

Voici ce que raconte la Bible ensuite :

« 11 Et le SEIGNEUR Dieu dit : Qui t'a appris que tu es nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ?

12 L'homme répondit : La femme que tu as mise auprès de moi m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé.

13 Et le SEIGNEUR Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? La femme répondit : Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé.

14 Le SEIGNEUR Dieu dit au serpent : Puisque tu as fait cela, tu seras maudit entre tout le bétail et entre tous les animaux des champs, tu marcheras sur ton ventre, et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.

15 Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon.

16 Il dit à la femme : J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. »

On voit ici très bien que le texte est construit. Le serpent devient un serpent, alors qu'il est censé être un serpent à la base, ce qui n'a pas de sens. Dieu qui sait tout pose des questions, ce qui n'a pas de sens non plus.

Et pour justifier le propos, le texte explique certaines réalités connues de tous par cette origine mythique, ce qui est clairement une manipulation pour persuader.

Voici la suite :

« 17 Il dit à l'homme : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras point ! le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie,

18 Il te produira des épines et des ronces, et tu mangeras de l'herbe des champs.

19 C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris ; car tu es poussière, et tu retourneras dans la poussière. »

Ce passage reflète la sortie de la communauté matriarcale où les êtres humains se contentaient de ce qu'ils trouvaient, sans se poser de questions, par une vie élémentaire de chasseurs cueilleurs.

La preuve est qu'il est dit que c'est l'homme et seulement l'homme qui va pratiquer l'agriculture. Cela correspond au début du patriarcat, avec le renversement des valeurs naturelles prévalent jusque-là.

La Bible dit enfin :

« 20 Adam donna à sa femme le nom d'Eve : car elle a été la mère de tous les vivants.

21 Le SEIGNEUR Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peau, et il les en revêtit.

22 Le SEIGNEUR Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement.

23 Et le SEIGNEUR Dieu le chassa du jardin d'Éden, pour qu'il cultivât la terre, d'où il avait été pris.

24 C'est ainsi qu'il chassa Adam ; et il mit à l'orient du jardin d'Éden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Dieu qui fait des habits de peau pour Adam et Eve : voilà quelque chose d'absurde. Cela reflète en réalité la systématisation des peaux d'animaux tués portés par les êtres humains développant leurs activités.

Il reste toutefois un important problème : pourquoi Dieu met-il à l'écart le jardin d'Éden, pour en interdire l'entrée ? Pourquoi dit-il même que « l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal » ?

Il y a ici une contradiction dialectique. D'un côté, le jardin d'Éden représente la communauté matriarcale qui a été dépassée, et un retour en arrière est impossible historiquement. La porte du jardin d'Éden qui a été fermée, c'est la porte du passé qui a été historiquement fermée, marquant dialectiquement l'entrée dans l'Histoire humaine séparée de la Nature mais qui aboutira au retour à celle-ci comme point culminant – le Communisme.

De l'autre, les êtres humains ayant appris la connaissance du bien et du mal – en réalité un sentiment personnel de joie et de tristesse, des émotions particulières qui leur sont propres – deviennent « comme Dieu ».

Par « comme Dieu », il faut comprendre que lors de la consommation du fruit (ou de la plante) hallucinogène, ils peuvent « atteindre le divin » par l'hallucination, ou bien sombrer dans « le mal » lors du « bad trip ».

C'est le fétiche mystique du début de la différenciation personnelle. L'expérience la plus extrême de vécu psychologique, par les hallucinations, s'est imposée à la psychologie humaine comme un phénomène totalement prenant, emportant son existence.

Seulement, cela ne dure que la durée de l'hallucination : les êtres humains ne sont pas capables de rester dans le divin (ou dans le « bad trip »). Il faut donc théoriser un Dieu et un Diable qui restent ce qu'ils sont et qu'on peut « atteindre » par l'hallucination.

Il faut ici bien saisir une chose essentielle : l'arrière-plan que forme la vie quotidienne. L'humanité sortant de la communauté matriarcale connaît une précarité terrible.

Les chasseurs cueilleurs qui découvrent l'agriculture et la domestication des animaux connaissent pendant des millénaires la faim, la soif, le froid, les carences, le manque de sommeil, le tout produisant des angoisses, des anxiétés, des hallucinations, surtout lors de maladies fiévreuses et d'empoisonnements.

Incapables de comprendre ces ressentis « bons » et « mauvais », « divins » et « diaboliques », l'humanité a conceptualisé la religion à partir de là. Partout, avec des nuances, elle est chamanique au début, pour culminer de manière différenciée dans le monothéisme lorsque le patriarcat a systématisé la combinaison de l'agriculture et de la domestication des animaux.

C'est seulement alors qu'on s'arrache à la précarité nutritionnelle et existentielle, qu'on s'arrache aux hallucinations, à une psychologie déboussolée, à un esprit tourmenté.

A rebours de l'image d'une humanité « tranquille », l'humanité se retrouve à la sortie du communisme primitif littéralement sans points de repère, déstabilisée, et ce pour une très longue période – en fait, jusqu'au Communisme.

L'intervalle entre le jardin d'Eden et Adam agriculteur

L'idéalisme considère que l'être humain pense, dispose du libre-arbitre. L'être humain serait en mesure de faire des choix. Le matérialisme considère inversement que l'être humain ne pense pas, qu'il relève du déterminisme historique : l'être humain réfléchit, sa pensée reflète la réalité.

Si l'on prend l'exemple de la sortie du jardin d'Eden, la différence de point de vue apparaît clairement. La Bible présente en effet la sortie du jardin d'Eden comme conduisant, du jour au lendemain, à ce qu'Adam se retrouve à pratiquer l'agriculture.

On avait auparavant Adam et Eve vivant dans une sorte de Paradis, puis ils se retrouvent dans la situation contraire, devenant des êtres humains formant le « début » d'une longue série d'êtres humains, pratiquant l'agriculture, la domestication des animaux, vivant en société, etc.

Or, du point de vue matérialiste, le jardin d'Eden reflète la communauté matriarcale, l'époque où les êtres humains vivaient comme des animaux au sens strict. Et ces êtres humains ne pouvaient pas passer à l'agriculture du jour au lendemain. Autrement dit, pour faire un raccourci conceptuel, on ne passe pas de l'âge des cavernes à l'agriculture aussi simplement que cela.

Il faut un long apprentissage qui prend... des années, des dizaines d'années, des centaines d'années,

des milliers d'années. L'être humain que nous sommes, l'homo sapiens, apparaît il y a 300 000 ans, forme de réelles premières communautés humaines il y a un peu plus de 20 000 ans, découvre l'agriculture il y a un peu plus de 10 000 ans, alors que lui-même est l'aboutissement de sept millions d'années d'évolution de ses ancêtres directs.

Cela signifie que la Bible, avec le passage direct du jardin d'Eden à l'agriculture, escamote des centaines, des milliers d'années d'évolution. Il y a tout un espace historique qui manque et cet espace historique est vécu par des êtres humains qui ne sont plus des animaux vivant de manière immédiate, qui ne sont pas encore des agriculteurs et des pratiquants de la domestication d'animaux.

Ce sont des chasseurs cueilleurs, ce qu'ils étaient déjà auparavant, mais cette fois avec beaucoup plus d'élaboration technique, de saisie intellectuelle de leurs activités, de développement de leurs facultés. Et, à la différence d'auparavant où tout était répétitif et similaire pour tous, les êtres humains s'individualisent. Ils ne sont plus un simple aspect d'une communauté humaine primitive, ils existent de manière personnelle.

Mais cette manière personnelle d'exister est une découverte, inconnue. C'est une nouveauté qui a même un prix énorme. Car en ne vivant plus de manière immédiate, l'humanité découvre de terribles déséquilibres dans son mode de vie, puisqu'il fallait satisfaire les besoins vitaux sur une base rudimentaire.

Il a fallu tout découvrir, faire l'apprentissage de l'environnement. On parle ici de découvrir ce qui est utile ou pas, utile sur le court, le moyen, le long terme. Cela implique de comprendre le principe d'utilité, de le systématiser, ce qui donne par exemple la médecine, mais demande une expérience historique immense.

Une humanité dispersée, vivant en groupes restreints, a dû accumuler cette expérience dans de terribles difficultés, d'affreux tourments.

Lors de tout un processus historique particulièrement long, l'humanité a connu des carences physiologiques pour la dimension qualitative, un déficit calorique pour la dimension quantitative, des privations de sommeil et des blessures, l'épuisement nerveux, une fatigue extrême, etc.

En même temps, tout ce processus passe et renforce, de manière contradictoire, la nuance, la différence entre les personnes, au fur et à mesure des progrès acquis sur le plan de la vie quotidienne.

Autrement dit, lorsque l'humanité en est à ses tout débuts, elle vit de manière animale. Son horizon est restreint et il n'est pas de place pour la moindre dimension personnelle ; les êtres humains consomment ce qu'il y a dans leur environnement et cela suffit. Tout est partagé, rien ne distingue les êtres humains, si ce n'est le sexe, et la femme a un statut supérieur, car elle donne la vie.

Cependant, en modifiant son environnement, notamment au moyen de la main disposant d'un pouce opposable, en utilisant ainsi des outils, le feu, etc., l'humanité est sortie d'un cadre auto-suffisant. Il y a alors des activités différentes, toujours plus subtiles, des nuances, des différences entre les êtres humains.

Il n'y a pas eu de « création » de l'humanité, mais une production historique de l'humanité et il a fallu des centaines, des milliers d'années, des dizaines de milliers d'années, des centaines de

milliers d'années pour cela.

Et l'existence des chasseurs-cueilleurs, entre la sortie de l'animalité et l'entrée dans l'agriculture et la domestication des animaux, a été tourmentée. Pendant une période particulièrement longue, l'humanité a donc cherché à combler ses besoins naturels, qui ne lui étaient plus fournis de manière naturelle de par le mouvement historique de l'humanité en-dehors de la Nature et même contre elle.

Dialectiquement, les deux pôles sont les suivants :

- D'un côté, la capacité à s'abriter, à utiliser le feu, à cuire des aliments, etc. a permis à l'être humain d'avoir moins d'énergie à puiser dans l'environnement afin de faire fonctionner son métabolisme.
- De l'autre côté, le fonctionnement du cerveau a un coût métabolique extrêmement élevé, amenant par exemple le taux métabolique des êtres humains à être bien supérieur à celui des grands singes.

Cela signifie qu'en même temps que l'être humain améliorait ses conditions de vie, où il développait ses facultés et par conséquent sa réalité personnelle nuancée, différente, il connaissait pourtant une détérioration de ses conditions de vie en raison des immenses difficultés éprouvées et incomprises.

Telle est la contradiction de la période où l'humanité vivait dans une situation de déséquilibre nutritionnel marqué, et cette période dure depuis la sortie du jardin d'Eden à Adam agriculteur – un immense intervalle que l'humanité a vécu sans aucun recul, d'où l'incapacité à la concevoir malgré son immense durée.

La qualité intellectuelle acquise par l'humanité s'oppose ici à la quantité immense d'années écoulées pour parvenir à celle-ci.

Il existe toutefois une trace historique de ce parcours du développement des facultés, avec l'émergence d'êtres humains possédant des nuances, des différences : le fétiche des hallucinations.

Le porteur de cactus San Pedro et le cactus aztèque

C'est un temple au Pérou actuel, au fond d'une vallée ; sa forme consiste en une pyramide à degrés, avec une place circulaire, une association qu'on retrouve dans toute la région.

Il relève d'une civilisation dont on ne sait que très peu de choses, aussi l'a-t-on appelée civilisation de Chavin, du nom du village de Chavín de Huántar où se trouve le temple.

On se situe ici à une altitude de 3200 mètres, au croisement de différentes routes commerciales, sans pour autant qu'il y ait une ville. On a affaire à un dispositif cérémoniel totalement indépendant, d'une superficie de 12 000 m².

Le temple lui-même, en forme de U, a été construit autour de 1000 avant notre ère, pour connaître différentes strates, un phénomène typique du continent américain avant la colonisation européenne. La civilisation de Chavin s'est quant à elle éteinte vers 200 avant notre ère, bien avant l'empire inca qui émergea au milieu du 15^e siècle.

Le site de Chavin est entouré d'une cinquantaine de têtes clouées autour du temple qui servaient de représentation d'esprits mi-humains, mi-animaux, dans l'esprit typiquement chamanique de la possession ou de la transformation en animal que l'on trouve sur le continent américain d'avant la colonisation.

On retrouve de tels êtres comme sculptures sur des colonnes, des stèles, des linteaux (qui soutiennent les portes, les entrées), et le dieu principalement vénéré est d'ailleurs mi-homme mi-félin, que l'on trouve représenté sur un immense monolithe de 4,5 mètres, qu'il était peut-être possible de déplacer pour des rituels, et qui en tout cas profite largement de la lumière au moment du solstice d'été.

Ce dieu, avec des serpents comme chevelure, indique le haut avec la main droite, le bas avec la main gauche, soit on l'aura compris le monde supérieur et le monde inférieur. C'est là quelque chose de fondamental, car c'est le strict équivalent du fruit de la connaissance du bien et du mal du jardin d'Eden.

Pour une humanité vivant dans la précarité et avec une alimentation défaillante, le bien, c'est l'euphorie, le vécu où l'on s'extrait de sa réalité, en planant littéralement ; le mal c'est l'effondrement psychique et physique.

Et ce monolithe est au véritable coeur du temple lui-même. Son entrée est réduite, et immédiatement on est projeté dans un labyrinthe de tunnels, souvent à angles droits, avec des petites chambres obscures pouvant abriter quelques personnes, parfois une seule.

De manière très élaborée, le temple profite de tout un circuit d'aqueduc et de chutes d'eau d'une part, de conduits d'air de l'autre, qui contribuait à produire un son censé, pense-t-on, rappeler le rugissement du jaguar. Il a été analysé que le son produit avait une résonance qui a été mesurée à 110 Hertz, produisant un effet puissant sur l'être humain.

C'est là que se situe la clef du temple. L'iconographie est effet marquée par la présence du cactus San Pedro (« huachuma ») et de graines de l'arbre willka (*Anadenanthera colubrina*), dont la consommation a un effet hallucinogène.

On a découvert justement, en 1972, sur la place circulaire, la stèle dite du « Porteur de cactus » ; un être en transformation, mi-humain mi-animal, tient un cactus San Pedro tel on tient une lance, avec différents êtres l'accompagnant : des jaguars, des rapaces, des serpents.

De par les restes de stèles découverts ensuite, on pense qu'il y avait quatre « porteurs de cactus » similaires au moins parmi 28 stèles entourant la place circulaire, qui est de 21 mètres de diamètre.

La décoction de San Pedro a un effet durant plusieurs heures ; la personne droguée, à travers des nausées, connaît un sentiment euphorique, lancinant, avec une sorte d'esprit de communion.

Et sur les lieux, on a retrouvé des boîtes à priser, avec des tubes en os, typiques de l'Amazonie dans le cadre d'utilisation de plantes contenant un hallucinogène, la DMT (diméthyltryptamine). Un effet de la DMT se retrouve dans la morve sortant du nez de différentes sculptures.

C'est que la DMT est immédiatement très violente sur le corps, produisant des contorsions, des convulsions, pour une demi-heure d'extase tout à fait similaire à l'expérience de la « mort

imminente » vécue par des personnes dans le coma.

La présence de la DMT, qui ramène à l'Amazonie, est frappante car on est dans les Andes et donc à une distance notable de celle-ci, néanmoins le jaguar est omniprésent dans le temple, ce qui combine sur le plan de la civilisation le jaguar de l'Amazonie et l'aigle des Andes, alors qu'on retrouve également le serpent.

On a ainsi deux sources civilisationnelles aboutissant à la mise en place d'un temple bâti pour qu'une personne ayant consommé un produit hallucinogène voit ses sens profondément troublés au niveau visuel par la faible luminosité et désorienté par les tunnels, perturbé au niveau du son par les cours d'eau provoquant un « rugissement ».

On a également retrouvé des coquillages faisant office d'instrument de musique, et il est tout à fait possible également que des odeurs diffusées de manière rituelle renforcent encore cette expérience hallucinée.

Car tout vise à la « vision », comme la stèle dite de Raimondi, du nom de celui qui l'a redécouvert utilisé comme table par un fermier de la région, qu'on est censé clairement admirer en étant drogué.

Le dieu représenté tient d'ailleurs deux cactus de San Pedro, et on notera également que la représentation, où l'on trouve dix paires d'yeux, 11 bouches et 50 serpents, peut être inversée pour obtenir une représentation tout aussi hallucinée.

Le temple de Chavin, qui est monté en puissance comme lieu de culte majeur dans toute la région, était entièrement concentré sur une expérience chamanique de l'existence. Cela montre comment l'humanité a fétichisé l'expérience de l'hallucination par la drogue.

C'est le sens des jaguars, des rapaces, des serpents qu'on trouve dans les cultes en Amérique pré-coloniale. Le jaguar représente la terre, la réalité, alors que les rapaces représentent le monde supérieur et les serpents le monde inférieur.

La ville de Mexico-Tenochtitlan a ainsi été fondée au début du 14^e siècle, comme capitale de ce qui va devenir « l'empire » aztèque, sur une île du lac Texcoco, en raison de la légende suivante : les Mexicas errants depuis leur paradis perdu Aztlán devaient fonder leur foyer là où un aigle sur un cactus dévore un serpent.

C'est évidemment le reflet du triomphe du monde supérieur sur le monde inférieur, le cactus étant une allégorie de l'hallucination provoquée par sa consommation du cactus.

Dans la légende, le cactus n'a il est vrai pas de propriété hallucinogène : il s'agit du nopal, ou figue de barbarie. Mais ce nopal sur l'île a poussé à partir du coeur enterré de Copil, fils mythique du dieu de la guerre guidant les Mechicas et possédant des qualités de mage, astronome, divinateur, etc.

La détresse : le déficit nutritionnel des chasseurs-cueilleurs

L'expérience hallucinée a été valorisée par l'humanité des chasseurs-cueilleurs, comme fétiche de son propre vécu. La raison en est que les êtres humains commençaient alors à se différencier sur le plan personnel, et que l'expérience physique-psychique extrême était le marqueur le plus absolu de cette personnalisation.

Il faut bien comprendre le processus immensément long où la dialectique entre l'être humain et la Nature n'a pas fait que modifier la Nature : elle a modifié l'être humain et cela obéit à la loi du développement inégal.

L'être humain sortant de l'animalité a dû se faire une place et en se faisant une place il s'est forgé. En se forgeant, il profitait d'une situation nouvelle, mais en même temps il était toujours dans un rapport contradictoire entre ce qu'il avait été et ce qu'il devenait.

Tendanciellement, c'est l'amélioration qui primait, parce que l'humanité parvenait à trouver des voies non naturelles, dans la tendance à l'agriculture et à la domestication des animaux, pour satisfaire ses besoins et les élargir.

Mais sur le plan physique et psychique, la précarité était immense et cette situation est la base pour l'émergence d'hallucinations, qui ont été à la base des religions de type animistes. On parle ici des religions souvent qualifiées de « naturelles », celles portées par les populations dites « primitives ».

L'exemple le plus connu comme cliché d'une peuplade animiste-primitive est la tribu amazonienne vivant de manière totalement isolée jusqu'à aujourd'hui (et qui est par ailleurs un fruit du développement inégal d'une humanité qui, dans sa quasi-totalité, a continué d'avancer).

On a tendance, de manière idéalisée, à considérer cette tribu amazonienne comme vivant en équilibre avec la Nature. C'est strictement inexact. La tribu amazonienne n'est déjà plus en accord avec la Nature, elle n'est déjà plus animale. Les chasseurs cueilleurs existent déjà en contradiction avec la Nature, ne serait-ce à leurs débuts que de manière relative, dans la nuance, dans la différence avec une condition de vie purement animale.

Il suffit de regarder la question nutritionnelle pour le comprendre.

La question nutritionnelle est centrale dans la question des états de conscience altérée, des hallucinations que l'humanité a connues, il faut voir quelle a été l'alimentation et la situation physiologique des chasseurs cueilleurs et des êtres humains dans le cadre du mode de production esclavagiste.

Dans les deux cas, il faut voir que le processus n'est pas figé mais qu'il y a élévation des forces productives, amélioration nutritionnelle et que les situations peuvent massivement diverger selon les environnements, les périodes, les moments dans l'année.

De fait, un être humain a besoin d'une certaine quantité d'aliments possédant certaines qualités.

La vitamine C est notamment un élément bien connu ; absolument nécessaire, cette vitamine exige principalement des fruits, ou bien certains légumes, dans tous les cas frais. Or, il est difficile pour les chasseurs cueilleurs, qui vivent littéralement au jour le jour, de profiter de ces fruits et de ces légumes, en particulier en automne et en hiver. Il faut être en mesure de les stocker, de savoir quoi stocker et comment, ce qui nécessite tout un apprentissage historique.

Et en l'absence de vitamine C, c'est l'épuisement. Il y a là quelque chose de fondamental, de par l'importance régulière de la vitamine C ; il faut la trouver tel quel et cela rend cette question incontournable.

Pour la dimension quantitative, il faut se tourner vers le gras. Historiquement, il est pratiquement

certain que les chasseurs cueilleurs se sont tournés tout d'abord vers la pêche, afin de se procurer du gras, coûte que coûte.

Pourquoi cela ? On sait que les glucides (le sucre) servent de carburant énergétique aux muscles. Toutefois, on parle là d'une dimension qualitative.

Pour la dimension quantitative, pour les efforts prolongés, c'est surtout dans les tissus adipeux (les tissus gras) que l'énergie est prélevée (en étant transformée au passage en sucre).

Dans une société humaine développée sur le plan des forces productives, on peut éviter d'avoir du gras dans son corps (bien qu'il en reste toujours de grandes quantités), car la nourriture ne risque pas de manquer. Dans le cadre d'une vie au quotidien particulièrement rude, avec la bataille permanente pour l'obtention de nourriture, le gras est fondamental.

C'est tellement vrai que par exemple jusqu'à la fin du 19e siècle en Europe, les corps gras sont assimilés à la bonne santé. C'est un marqueur historique du parcours de l'humanité.

Sandrine Costamagno et Camille Daujeard, universitaire pour le CNRS à l'Université de Toulouse et au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, constatent ainsi avec justesse au sujet du régime dit « paléolithique » des chasseurs – cueilleurs que :

« Entre des chasseurs vivant des contextes glaciaires dont l'alimentation est fondée presque exclusivement sur des ressources d'origine animale, des populations de forêts luxuriantes où les fruits abondent ou encore des groupes établis dans les savanes africaines ou le bush australien, connus pour leur richesse en tubercules, rien de comparable dans les habitudes alimentaires, si ce n'est un goût insatiable pour le gras.

En effet, le registre archéologique montre que, quel que soit la période ou la zone géographique considérée, cette substance est la ressource alimentaire la plus activement recherchée et appréciée par les chasseurs-cueilleurs paléolithiques : un régime diététique de fait aux antipodes du régime paléo ! »

On a ici la dialectique entre le court terme et le moyen terme, entre l'humanité au quotidien et l'humanité cherchant à prolonger son existence sur le long terme. Les glucides doivent être trouvés au quotidien, cela peut être malaisé ou impossible, par exemple durant les saisons automnales et hivernales.

Il faut donc disposer de moyens de tenir, avec les acides gras qui sont très denses, le double des glucides (les sucres). Avec l'agriculture, il devient possible de produire largement ses propres acides gras en raison d'un apport massif de glucides qui sont transformés en graisse par l'organisme. Pour les chasseurs cueilleurs, ce n'est pas possible à grande échelle puisque les glucides sont le plus souvent directement métabolisés en raison de la pénurie.

Ce n'est pas tout. Le gras sert de support à certaines vitamines : les vitamines A, D et E, qui sont des vitamines « liposolubles », c'est-à-dire qu'elles se stockent dans les graisses. Cela signifie deux choses : d'une part qu'on les trouve en mangeant des corps gras, d'autre part qu'il faut de la graisse dans son organisme pour les stocker et les métaboliser. La carence en ces vitamines pose de nombreux problèmes.

La carence en vitamine A affecte la vue, de la diminution de la vision nocturne à la cécité. C'est une

carence courante à notre époque dans les populations les plus marginalisées. Par exemple, d'après les autorités canadiennes, le tiers des adolescents réfugiés du Népal et jusqu'aux deux tiers des enfants réfugiés africains, sont carencés à ce niveau.

La vitamine D est indispensable pour maintenir un taux de calcium suffisant dans les os, indispensable à la contraction musculaire efficace et à la transmission nerveuse. Elle est aussi impliquée dans la régulation hormonale et l'activité du système immunitaire.

La carence en vitamine E provoque la fragilité de globules rouges et une dégénérescence des neurones, en particulier des axones périphériques et des neurones de la colonne postérieure. Les troubles neurologiques causés par cette carence sont très connus, cette carence étant de nos jours encore très fréquente dans les couches à la marge du capitalisme.

Par ailleurs, outre le problème du stockage de la vitamine E dans les tissus adipeux, il y a bien sur le problème de l'apport en vitamine E, qui se trouve essentiellement dans les fruits oléagineux, les noix, ou encore les poissons. Les hommes préhistoriques trouvaient probablement très peu de vitamine E dans la graisse animale, et devaient en rechercher beaucoup.

Enfin, les lipides (le gras) forment la structure de toutes les membranes cellulaires de l'organisme, et ils sont présents et indispensables pour quasiment l'ensemble des fonctions vitales de l'organisme.

Ils sont indispensables notamment pour le système hormonal, qui conditionne directement et puissamment l'équilibre mental des individus, ainsi que leur efficacité intellectuelle. Le cerveau lui-même est d'ailleurs essentiellement constitué de graisses.

Il faut donc dire que les chasseurs cueilleurs étaient dans une situation terriblement difficile. Les fruits oléagineux (gras) sont rares, la graisse essentiellement, voire exclusivement, d'origine animale, est fastidieuse à obtenir, puisqu'il faut recueillir les tissus adipeux (gras) de la moelle osseuse des proies, pour peu de résultat quantitativement.

Sandrine Costamagno et Camille Daujeard, universitaire pour le CNRS, à l'Université de Toulouse et au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, constatent ainsi que :

« Contrairement au prélèvement de la moelle qui ne nécessite pas de technique élaborée – seul un percuteur et une enclume sont nécessaires pour fracturer les ossements et en recueillir la moelle -, l'extraction de la graisse contenue dans les tissus osseux requiert la mise en place de procédés techniques laborieux et relativement complexe, bien décrit par les ethnologues qui travaillent dans les régions circumpolaires.

Cette pratique qui, en l'absence de récipient pouvant être directement exposé aux flammes au Paléolithique, nécessitait de plonger les fragments osseux dans de l'eau bouillante, requerrait probablement l'utilisation de galets chauffés. »

Il faut donc considérer que, forcément, les chasseurs cueilleurs connaissaient des hallucinations. C'est la contradiction entre un cerveau en développement et la capacité inégale à satisfaire ses exigences nutritionnelles.

La détresse et le recours : les hallucinations et leur nature fétichisée

Les chasseurs cueilleurs, de par les difficultés de leur mode de vie, souffraient d'hallucinations. Un facteur immédiatement à prendre en compte, c'est l'absence de sommeil, les phases de micro-sommeil amenant une confusion entre le réel et le rêve, dans une tension extrême puisqu'il faut être sur le qui-vive tout en cherchant à se reposer.

Un autre facteur est la question de la luminosité. Durant la saison hivernale, les êtres humains devaient vivre dans l'isolement, par exemple dans des grottes ou des lieux en tout cas surtout hermétiques. Or, l'absence prolongée de luminosité provoque des hallucinations.

Ces deux aspects relèvent de la grande précarité de la vie quotidienne, et pour cela qu'il faut prendre en compte également le stress post-traumatique. Les événements brutaux ou terrifiants devaient inmanquablement se produire, à une époque où d'ailleurs le cannibalisme était répandu. Les attaques de la part d'animaux ou de la part d'autres êtres humains provoquaient inmanquablement des troubles majeurs dans les psychologies.

Cela est vrai de manière inversée. L'anxiété perpétuelle et les crises d'angoisses devaient se conjuguer en raison de ce qui pouvait arriver, tout en sachant que cela n'arrivait pas forcément, tout en pouvant se produire à n'importe quel moment. Cela forme une psychologie fragile, prête à être emportée, à basculer dans l'halluciné.

Sur le plan de l'alimentation, le grand souci est l'absence de sucres. On parle de neuroglucopénie. Le corps est affaibli, le cerveau ne peut plus bien fonctionner, il se produit des sensations de vertige, des troubles du comportement avec un équivalent de l'ébriété, des troubles neurologiques et moteurs, etc.

Même si au fur et à mesure l'humanité a appris à stocker les sucres, pour une longue période historique les êtres humains devaient se retrouver sans sucre pendant des semaines, voire des mois.

Un autre aspect alimentaire est l'empoisonnement, avec la consommation de plantes comme la belladone, la jusquiame, le datura ou la mandragore, qui agissent comme des drogues hallucinogènes. Une telle expérience devait marquer profondément les chasseurs cueilleurs, qui devaient avoir l'impression de découvrir un monde parallèle, l'au-delà.

Les fièvres puissantes devaient pareillement marquer l'humanité.

Dans tous les cas d'ailleurs, les êtres humains n'avaient alors pas les moyens de comprendre les hallucinations vécues ; ils devaient ressentir de la terreur et en même temps un sentiment de « fusion » avec ce qu'ils interprétaient comme l'au-delà.

Là est un aspect essentiel. En effet, il est inévitable que l'humanité valorisait ces hallucinations. D'elles viennent l'opposition entre le bien et le mal. Le « bad trip » c'est le mal, le diable qui intervient, le passage dans le monde inférieur ; l'euphorie correspond au divin, à l'aspect positif, au passage dans le monde supérieur.

Il y a ici une confusion entre l'aspect dialectique de toute chose et le « bien » opposé au « mal » comme conception issue d'un vécu « spirituel » emportant entièrement l'être humain le vivant de

manière absolue, étant incapable tant d'avoir un recul sur son expérience que de se comporter autrement que comme halluciné.

Le culte des drogues comme « élargissement » de l'esprit qu'on trouve jusqu'au début du 21e siècle n'est pas un simple produit d'une bourgeoisie parasitaire cultivant l'oisiveté et l'idéalisme à prétention mystique ; c'est aussi un reste historique du long parcours de l'humanité où les êtres humains découvrent les nuances, les différences entre eux, élaborent des personnalités.

Tant que l'humanité n'a pas atteint une dimension matérialiste dialectique au niveau de sa vision du monde, elle s'appuie sur une psychologie fragile sur certains aspects et une partie qui décroche cède aux « raccourcis » que forment les drogues pour obtenir une vie « intense », une vie purement « personnelle ».

Cette recherche d'intensité n'existait pas dans une société matriarcale ne laissant pas de place à l'individualisation, au développement des personnalités. Les chasseurs-cueilleurs vivant dans un cadre restreint, de type matriarcal, ne disposaient pas d'un mode de vie suffisamment élaboré pour que l'exténuation physique puisse s'exprimer de manière individuelle, tout comme d'ailleurs rien d'individuel ne pouvait s'exprimer au sens strict.

Par contre, la lente maturation des personnalités – déformée par un culte de l'individu – ne pouvait que produire le fétiche d'une « expérience » à prétention « absolue ».

Des mystères d'Éleusis au Soma

La construction mythologique dans la cadre de la culture grecque antique s'est systématisée entre les 8e et le 5^e siècles avant notre ère, en élaborant des séries de textes devenant des « classiques » de cette culture : on a ainsi les séries de chants attribuées à Orphée, les plus anciennes, celles attribuées à Hésiode, et enfin celles attribuées à Homère.

La systématisation de ces séries visent sur le fond à établir une étiologie, soit une étude médicale des causes d'un trouble, c'est-à-dire ici à refléter le parcours historique signifiant la dialectique de la rupture entre l'Humanité et la Nature.

L'auteur supposé de l'Iliade et l'Odyssée, Homère, se voit ici attribuer également un peu plus d'une trentaine d'hymnes à des dieux, dont l'hymne à Déméter. Le fond de ce qu'on y lit se rapproche indéniablement de ce que reflète la sortie d'Adam et Eve du jardin d'Eden, et aboutit au culte dit des Mystères à Éleusis.

Éleusis se situe non loin d'Athènes, et le culte qu'on y a trouvé constitue un élément clef sur le plan religieux non seulement de toute la Grèce antique, mais également de Rome par la suite. C'est un aspect « inconnu » des masses en ce qui concerne la Grèce et Rome, et est incontournable pourtant pour qui s'intéresse un tant soit peu à l'histoire de celles-ci.

Les rituels du culte sont restés secrets, mais son point culminant était, après un jeûne, la consommation d'une boisson, le Kykeon, dont on considère qu'elle contenait vraisemblablement de l'ergot de blé, un champignon parasite produisant des hallucinations du même type que le LSD.

Ce culte des Mystères était très ancien, datant d'environ 1600 avant notre ère, durant 1200 ans. Il était strictement parallèle aux Thesmophories, fête agraire de la fécondité célébrée par les femmes dans la Grèce antique. Il en formait en quelque sorte le socle mythique.

Homère, dans son Hymne, raconte sa genèse. Tout part de Déméter, clairement une déesse-mère de l'époque de la communauté humaine matriarcale primitive et intégrée au panorama religieux mystique des chasseurs cueilleurs tendant au patriarcat.

Déméter est en effet la déesse de la fécondité et de la fertilité. En étant toutefois désormais marié au Dieu patriarcal Zeus, dont elle a une fille, Perséphone. Alors que cette dernière cueillait une fleur, un narcisse, elle est enlevée par son oncle Hadès qui entend en faire sa femme.

Cette partie du scénario conté est très important. Le fait de cueillir une fleur reflète le mode de vie des chasseurs-cueilleurs. Qui plus est, cela se déroule en Sicile, où Déméter l'avait placé afin de la protéger. C'est une sorte d'équivalent du jardin d'Eden.

Perséphone vivant tels Adam et Eve se retrouve donc enlevée hors de son cadre idéal, en raison d'une intervention extérieure. Ici, avec Hadès, on a un aspect toutefois particulier, puisqu'il s'agit de son oncle. Cet aspect incestueux est très important, car le développement historique de l'humanité passe par les gens, c'est-à-dire les communautés où un homme doit se marier en-dehors de celle d'où il provient.

Le fait que cette pratique incestueuse soit remise en cause est reflété par les deux conséquences : il en est appelé à Zeus, le dieu suprême, alors que Déméter part à la recherche de sa fille, et comme c'est une déesse chargée de la Terre, celle-ci ne fournit plus de nourriture aux hommes.

Un compromis est alors trouvé : Perséphone remontera à la surface huit mois de l'année. Et Déméter, pour remercier le bon accueil fait à Éleusis alors qu'elle cherchait sa fille, enseigne l'agriculture à Triptolème, fils du roi, qui la répand sur toute la Terre au moyen d'un char ailé tiré par des serpents.

Triptolème est également celui qui, de manière mythique, fonde le culte des Mystères.

Cela se rapproche de la sortie d'Adam et Eve sur les plans suivants :

- on passe d'une situation où les êtres humains sont fournis par la Nature à une situation où désormais l'agriculture est nécessaire (on notera d'ailleurs que le retour temporaire de Perséphone à la surface correspond au cycle des saisons désormais primordial dans l'activité humaine) ;

- on passe d'une situation « indifférenciée », stable, à une individualisation forcée (tout comme Adam et Eve chassés du jardin d'Eden, Perséphone doit désormais « vivre sa vie » personnellement) ;

- il y a une irruption du mal, ici non pas avec le serpent mais avec Hadès venu des enfers ;

- le mal s'oppose à un Dieu décisionnaire, qui décide de comment les choses doivent être dans la nouvelle situation.

Pour le parallèle avec le fruit de la connaissance du bien et du mal, si on l'assimile à un fruit (ou plus exactement une plante) hallucinogène, on peut voir que Perséphone fait un voyage dans les enfers pour finalement revenir triomphalement à sa mère : c'est le « bad trip » d'un côté, l'euphorie hallucinée de l'autre.

Le culte à Éleusis était, concrètement, un équivalent de celui pratiqué à Chavin au Pérou actuel. Et de par les nuances, les différences, il n'est pas forcément d'ailleurs besoin de temple. On trouve par exemple le Soma, une boisson non identifiée jouant un rôle fondamental dans le védisme, formant la première forme de l'hindouisme, pour la période 1500-900 avant notre ère.

Le mot Soma indique qu'il s'agit d'une plante qui a été écrasée pour en obtenir le suc, la boisson étant bue par les brahmanes lors des rituels.

Le Soma est présent tout au long du Rig-Veda ou Livre des hymnes ; on lit par exemple dans le onzième hymne de la troisième lecture :

« 7. Ô Soma, accorde-nous la fortune, l'abondance, et la force de cent personnes !

8. Ô Soma, que nul méchant, que nul ennemi n'ait prise sur nous ! ô Indou, donne-nous notre part de prospérité !

9. Ô Soma, viens dans ce foyer, dans cette noble demeure du sacrifice, te joindre (aux prières) qui naissent de toi ! Ô Soma, toi qui es comme le prince immortel (de cette fête), écoute (ces prières) qui célèbrent ta gloire ! »

On a ici très clairement la présentation de la boisson comme ayant comme utilité d'ouvrir pour ainsi dire l'esprit. Et de manière intéressante, le Soma a ensuite disparu, tout comme son strict équivalent dans l'Avesta persan, la plante Haoma.

Zoroastre a interdit en effet la boisson, alors que de manière légendaire lui-même est né de parents ayant chacun bu la moitié d'un verre mélangeant du lait à la plante Haoma.

Et c'est là qu'on s'aperçoit de quelque chose de fondamental. La valorisation d'un hallucinogène comme fétiche de l'expérience individuelle s'est toujours plus réduite historiquement.

En fait, en sortant de la communauté matriarcale, les êtres humains deviennent des figures personnelles à part entière, mais leur mode de vie d'une extrême précarité accorde un vécu traumatisé à cette acquisition de la personnalité.

Il y a alors un fétiche de l'hallucination, point culminant de l'expérience physique-psychique personnelle. Mais au fur et à mesure du développement des forces productives, l'humanité se débarrasse de ce fétiche.

Lorsque ce fétiche est encore présent et valorisé, on a le chamanisme, sous différentes formes ; le monothéisme triomphe lorsque les forces productives établissent une humanité qui n'a plus besoin de ce fétiche et supprime le chamanisme, ou tentera de le supprimer.

Car même parvenu à ce stade, il restera des formes hallucinatoires fétichisées dans les rituels religieux, sous la forme de danse collective jusqu'à la transe hallucinatoire de l'enthousiasme (dont l'étymologie grecque signifie la possession hallucinatoire), dans les processions masquées et furieuses et même orgiaque des Dionysies grecques ou des Bacchanales romaines, mais aussi dans les jeux théâtraux, les jeux musicaux, ou les jeux sportifs, notamment les jeux du cirque romain, dans lesquels il n'était pas rare que l'enthousiasme dégénère jusqu'à l'émeute.

C'est aussi ce fétichisme prolongé que l'on retrouve dans la mystique arabe des futuwwa, turco-

anatolienne des akhi ou arménienne des manuk, c'est-à-dire de fraternité initiatique prônant les danses, les réunions festives et secrètes, la musique obsédante et la consommation rituelle de vin voire de haschich, qui prendra dans la mystique chiite une forme encore plus poussée avec les Imams et les saints, ainsi que la confrérie des Assassins.

On mesure là l'immense champs d'anthropologie historique qu'ouvre cette découverte du matérialisme dialectique de notre époque et qui reste à explorer et à préciser.

Le sens historique totémique du chamanisme

Historiquement, il y a eu une période où, les hallucinations provoquées par la détresse physique et psychique s'estompent, en raison du développement des forces productives. Se tourner vers des plantes ou champignons hallucinogènes comme expérience personnelle suprême n'a plus de sens comme refuge, mais cela reste un fétiche.

C'est pourquoi une caste a été formée comme prolongement l'expérience hallucinatoire, de manière organisée, religieuse. C'est le chamanisme.

Il y a à la fois ici une manipulation liée aux couches dominantes en formation pour jouer de la crédulité des masses qu'une réelle mise en place de « fonctionnaires » de l'hallucination. Ainsi être un chamane passait très souvent par un apprentissage poussant à la folie (passer toute son enfance dans une grotte pratiquement sans lumière, consommer massivement des drogues, etc.).

Ces deux aspects – manipulation et dimension mystico-religieuse – font du chamanisme véritablement la religion de la période où les chasseurs-cueilleurs se sont lancés loin du matriarcat et parviennent à un patriarcat systématisé à tous les niveaux, ce qui aboutit alors au « Dieu le père » du monothéisme.

Les nuances et différences dans les approches chamanistes peuvent être particulièrement variées. On voit par exemple, en Asie centrale, des populations altaïques issues des forêts de la Sibérie orientale grimer en rênes des chevaux enterrés avec les guides des clans et tribus. Mais on a aussi les masques africains dogons, les dieux de l'hindouisme, les pyramides mayas, les dragons chinois, les fées et les génies de Méditerranée, les masques Kamen et la danse gagaku au Japon, etc.

C'est d'autant plus vrai que le chamanisme a comme base une humanité vacillante physiquement et psychologiquement, connaissant une situation physiologique de détresse propice à l'altération des états de conscience, aux hallucinations. C'est cela la base du culte magique – animiste qu'on retrouve sur toute la planète pendant une longue période, et selon les situations matérielles bien différentes, les expressions en sont différentes.

On peut considérer même qu'il s'agit alors de conceptualiser à travers le chamanisme, par le rite et la fable, un parcours historique d'une intense intensité personnelle, impossible à raconter de manière linéaire de par sa complexité et de par la perte des données en raison du manque de capacités à stocker et transmettre des informations nombreuses et précises.

Plutôt que de pouvoir le raconter de manière linéaire et chronologique, l'effort de rationalisation réalisé par l'humanité primitive qui a accompagné relativement ce mouvement s'est concentré sur le sens et l'existence de ce nouveau rapport en fétichisant certaines des formes significatives, ou vues comme telles, qu'a pris le mouvement pour en faire des signes, des rites et des totems.

Le totem, c'est un esprit propre à un clan, avec au coeur de sa représentation la confusion entre animaux ou éléments naturels et humains, une confusion typique de l'hallucination et des sensations tourmentées d'une humanité affaiblie mentalement, psychiquement, physiquement.

Que le chamanisme reflète, en son sens profond, la précarité humaine, cela se lit dans le combat fanatique menée par le monothéisme contre lui. Dès sa mise en place, le monothéisme a systématisé à l'extermination des restes du chamanisme. Il s'agissait de se débarrasser d'une période considérée comme littéralement maudite.

À ce titre, l'acharnement monothéiste contre le chamanisme et ses restes est issu du long mouvement historique de dépassement de la situation arriérée des chasseurs-cueilleurs. Le monothéisme, c'est l'expression historique prolongée sur de longs siècles de l'extraction de l'humanité des conditions matérielles qui la ramenait régulièrement vers les souffrances et les privations alimentaires, de par la faiblesse des moyens de production.

Le chamanisme correspondait, comme culte des hallucinations, aux carences alimentaires, au déficit calorique, au manque de chaleur, à l'absence de sommeil, aux blessures et aux maladies, à l'épuisement nerveux, à l'angoisse psychologique et à l'anxiété de l'esprit.

Lorsque le monothéisme combat le chamanisme, il s'imagine combattre non pas tant l'expression païenne que cette odieuse situation de l'humanité passée. Si on ne comprend pas ça, on ne peut pas comprendre l'engouement immense des évangélistes, mais également pourquoi les masses colonisées d'Afrique, d'Amérique, d'Asie... se sont tournées aussi aisément vers les monothéismes, abandonnant le chamanisme.

Le triomphe de l'Islam en Inde du Nord ne s'explique pas autrement, pas plus que la conversion des masses de l'Amérique devenue latine.

Le dispositif chamanique

Il est bien connu que le chamanisme s'est maintenu, sous différentes formes et en connaissant bien entendu des profondes modifications, jusqu'au 21e siècle. Tout un culte des hallucinations s'est maintenu très tardivement dans l'histoire de l'humanité dans certaines régions du monde. On parle là des zones où l'humanité est restée coincée à un niveau mêlant chasseurs cueilleurs, système esclavagiste, domination féodale ou semi-féodale, le tout s'enchevêtrant de manière très prononcée.

Il s'agit de pays hors du champ du développement du capitalisme, hors d'Europe, et on sait que la colonisation du 15e au 19e siècle a largement bouleversé la situation mondiale. Cependant, le capitalisme ne s'est pas imposé, instaurant une situation coloniale, puis semi-coloniale, toujours en alliance dialectique avec un cadre féodal ou néo-féodal.

Cela fait que les zones les plus isolées ont conservé jusqu'au début du 21e siècle un culte des hallucinations, que l'on désigne de manière la plus commune sous le terme de « chamanisme ».

Le terme de « chamane » vient de la langue tOUNGouse en Sibérie, une région du monde où le chamanisme a su se maintenir, tout comme au Tibet et en fait la plupart des zones hostiles tant à l'agriculture qu'à la domestication des animaux, ou à l'une des deux seulement.

Par chamane, on entend une personne faisant office de guérisseur sur le plan médical et de voyant disposant d'intuitions supra-sensibles, d'accompagnateur des esprits des morts dans l'au-delà, ainsi que de prêtre pour les sacrifices destinés à avoir les bons offices des esprits.

Toutes ces activités sont permises par des « visions », en fait des hallucinations. On parle ici d'un culte des hallucinations alors que l'humanité a atteint un certain niveau de stabilité : seul le chamane a le droit aux hallucinations.

Cependant, pour que les gens y croient, on comprend bien que leur situation physiologique était très problématique, les amenant à être crédules sur ce plan. Et s'ils en ont fait un fétiche, c'est qu'auparavant leur vécu correspondait à de telles hallucinations.

La tradition des chamanes force d'ailleurs le trait sur ce plan élitiste. Le recrutement et la formation des chamanes sont des choses extrêmes. Être un chamane, ce n'est pas simplement halluciner, c'est être mis en situation de l'être.

Les futurs chamanes sont ainsi sélectionnés parmi les gens hyper sensibles, ayant déjà des aspects psychologiques problématiques comme la colère, l'évanouissement, des crises de nerfs, des crises d'hystérie, etc.

Ils passent ensuite par une formation s'appuyant sur des drogues très puissantes : les futurs chamanes sont ainsi drogués pendant plusieurs jours ; selon le chamanisme, il y a un processus de torture pour soi-disant faire face au démon, connaître une mort rituelle, pour aboutir à une résurrection ».

Les descriptions des tortures « vécues » spirituellement parlent de yeux arrachés, d'os mis à nu avec la chair arrachée et bouillie, l'eau étant enlevée au corps qui est démembré et décapité.

Dans la tradition yakoute, cet épisode de quelques jours est considéré comme durant spirituellement une année complète, et même trois pour les chamans de niveau supérieur. On imagine le degré de puissance des drogues employées ; il va de soi que ce « dérapage contrôlé » dans le rituel amène à massivement modifier la personnalité du futur chamane.

Celui-ci est d'ailleurs censé, après sa « résurrection » et son intronisation qui en découle, être en mesure de communiquer avec les esprits, les dieux et les démons.

Le monothéisme s'est acharné contre ce culte des esprits, des dieux, des démons, car lui-même reflétait une humanité au mode de vie plus développé. Le chamanisme a disparu dans les zones où le monothéisme a historiquement émergé et inversement, dans un rapport dialectique.

Cela signifie donc qu'il s'est maintenu pendant une longue période en Australie et en Océanie, dans l'ensemble de l'Amérique pré-colombienne (donc l'Amérique du Nord, centrale et du Sud), en Sibérie, en Extrême-Orient, en Asie centrale, dans pratiquement toute l'Afrique.

Toutes ces zones ont été bouleversées par les colonisations, néanmoins quelque chose nous aide ici : le maintien du chamanisme dans certaines zones. Si l'on regarde en effet, le chamanisme s'est systématiquement maintenu, même si de manière relative, auprès des populations dont le mode de vie relève de celui des chasseurs – cueilleurs, même si avec des modifications notables vue l'avancée générale de l'humanité.

Les traits communs des zones concernées sont : une grande aridité – qu'elle soit en raison du caractère polaire ou désertique -, une dispersion marquée de la population se maintenant à un niveau clanique, une tendance marquée au déplacement.

On peut ajouter ici les peuples des forêts amazoniennes ou de certaines zones d'Asie-Océanie, comme la Papouasie Nouvelle-Guinée, où l'aridité est remplacée par une luxuriance sans bornes en fait strictement équivalentes concrètement.

Il existe d'autres facteurs, restant souvent encore à déterminer, néanmoins ce sont là les traits généraux des zones marquées par la persistance de démarches « chamaniques », qui tournent toujours autour de groupes humains restés au niveau des chasseurs – cueilleurs, à un niveau faible de développement agricole ou de domestication d'animaux.

Il est bien connu par exemple que la civilisation méso-américaine, avec notamment les Mayas et les Aztèques, ne connaissait pas la roue ; en fait, elle connaissait le principe, mais ne l'utilisait pas, en l'absence d'animaux de trait. Cette absence de domestication a joué un rôle majeur au niveau du faible développement des forces productives et c'est cela qui en a fait une zone particulièrement marquée par le chamanisme.

Il y a là une clef pour comprendre la nature historique du dispositif chamanique. Le chamanisme, qui pratique le culte des hallucinations, repose sur une arriération au niveau du développement de l'agriculture et / ou de la domestication des animaux.

Le monothéisme s'impose, avec son Dieu patriarcal, lorsque le processus d'agriculture, de domestication des animaux est complété ou relativement complété, permettant la combinaison de l'agriculture avec la domestication.

En fait, tant qu'il n'y a que l'un ou l'autre, le monothéisme ne peut pas s'imposer. C'est ce qui explique nécessairement l'échec du pharaon Akhenaton à instaurer le monothéisme.

Cela veut dire aussi que l'instauration d'une dialectique agriculture / domestication des animaux est essentielle pour la mise en place d'un marché, qui comme on le sait va être la base des tout débuts du capitalisme, et le socle pour l'émergence d'une nation.

C'est ce qui explique le maintien des Juifs comme communauté semi-nationale ou para-nationale, la religion servant de support à une alliance de l'agriculture et de la domestication des animaux qui a réussi à se mettre en place, sans être parvenu à se maintenir suffisamment, tout en étant bouleversé par des suites d'invasions, perses, grecques puis romaines.

Le culte des hallucinations des Indiens des grandes plaines

Il existe un moyen d'aller plus en avant dans la périodisation du culte des hallucinations ; pour ce faire il faut se tourner vers le continent américain. On y trouve en effet un phénomène qui est connu de très loin en Europe, mais particulièrement saisissant si on en cerne les contours de manière nette.

Il existe au début du 21e siècle en Amérique du Nord un mouvement dénommé la Native American Church, une forme religieuse née en 1918 aux États-Unis, en Oklahoma. On pourrait traduire par Église amérindienne, bien que le terme employé parle de Native American, d'Américains natifs.

Il y a actuellement 6,79 millions de personnes se définissant comme amérindiennes lors du recensement américain, 1,8 million au Canada, 23,2 millions au Mexique. Or, parmi ces gens 250 000 appartiennent à la Native American Church, ce qui en fait la religion « Native American » ayant le plus de partisans.

Là où les choses perdent tout sens du point de vue européen, c'est que le noyau dur de la religion prônée par la Native American Church est... l'assimilation d'un cactus à Jésus-Christ. On parle ici d'un cactus dénommé peyotl en français, de son nom en nahuatl (la langue des Aztèques), dont la consommation a des effets hallucinogènes.

Un observateur avisé comprendra immédiatement deux choses : tout d'abord, qu'on a ici affaire à des restes du culte des hallucinations ayant été la religion chamanique des chasseurs cueilleurs amérindiens. Ensuite, que le mouvement hippie aux États-Unis est en fait un romantisme se tournant vers cet arrière-plan historique.

La Native American Church n'est, évidemment, pas directement un chamanisme. Déjà, elle intègre, pour la plupart de ses regroupements du moins, le christianisme à son système religieux. Ensuite, elle est monothéiste, vénérant le « grand esprit ».

Cependant, il est évident que la démarche de la Native American Church repose sur la tradition amérindienne, qu'on trouve dans les grandes plaines, consistant en le culte des hallucinations.

Les Amérindiens des grandes plaines, ce sont des tribus parfois connues en Europe en raison surtout des Westerns ; on a les Arapahos, les Sioux, les Shoshones, les Cheyennes, les Comanches, les Pieds-Noirs, les Crows...

Cependant, à l'époque des westerns, le mode de vie des Amérindiens avait grandement changé, en raison de la découverte et de l'utilisation des chevaux avec la colonisation espagnole. Certaines tribus pratiquèrent alors le nomadisme, d'autre un début d'agriculture, alors qu'avant la colonisation européenne, on doit parler d'un mode de vie chasseurs cueilleurs s'entremêlant avec le mode de production esclavagiste.

Les Amérindiens étaient ainsi isolés et divisés ; ils utilisaient 37 langues différentes, et pour communiquer entre eux au-delà des barrières linguistiques sur un territoire de 2,6 millions de km², ils utilisaient des langues des signes communes sur de grandes zones. On ne sait pratiquement rien sur leur origine, la plus ancienne version étant celle découverte par les Européens au début du 16e siècle au Texas et au Nord du Mexique.

Le grand souci était en fait qu'il y a peu de précipitation dans la zone des grandes plaines, et cela implique une grande difficulté à faire pousser le maïs. On parle ici d'une population humaine ne connaissant ni les outils en fer, ni l'utilisation d'animaux de trait.

Il a été analysé que dans le Nebraska, du 11e au 15e siècle, l'alimentation se fondait à 30 % sur la viande de bison, à 30 % sur le maïs et à 20 % sur le tournesol, les courges et les haricots, à 20 % sur la cueillette de plantes sauvages.

C'est là représentatif d'une société de chasseurs cueilleurs ayant commencé l'agriculture de manière élémentaire, sans réelle domestication des animaux, avec ainsi une entrée particulièrement inégale dans le mode de production esclavagiste.

Certaines tribus indiennes menaient de ce fait des razzias pour récupérer des esclaves, parfois mutilés pour les empêcher de s'enfuir. Ces esclaves ne restaient qu'une petite minorité de la population de la tribu, servant surtout en fait pour les tâches les plus ingrates.

Les sacrifices humains avaient également lieu, le dernier tenté étant sans doute empêché par le Pawnee Petalesharo sauvant en 1817 une jeune fille comanche devant être tuée à l'occasion de la cérémonie de célébration de l'étoile du matin. La jeune fille, après être « purifiée », était brûlée, frappée et la cible de flèches, etc.

On a ici évidemment un culte patriarcal, avec en point de mire la soumission de la femme. C'est également le cas de la principale cérémonie de la zone des grandes plaines, la « danse du soleil », une fantasmagorie chamanique typique.

Voici comment est raconté, par Frederick Schwatka à la fin du 19^e siècle, le principe de la cérémonie :

« Chacun des jeunes hommes se présentait à un homme-médecine. Celui-ci, prenait la peau de la poitrine du guerrier entre le pouce et l'index pour former un pli qu'il transperçait à l'aide d'un couteau à lame très étroite et tranchante, puis y insérait un os solide, de la taille d'un crayon de charpentier.

Ce dernier était attaché à une longue corde fixée, à son autre extrémité, au sommet du mât du soleil situé au centre de l'arène.

Le but à atteindre pour l'adepte était de se libérer de cette entrave. Pour cela, il devait faire en sorte que la peau de sa poitrine se déchire sous la traction des broches qui transpercent sa chair, atroce épreuve qui, même pour les plus résolus pouvait nécessiter de longues heures de torture. »

Les femmes peuvent participer en se pratiquant une incision le haut du bras où est alors plantée une plume d'aigle. Surtout, elles sont celles qui coupent les branches de l'arbre formant le mât du soleil, qui va symboliquement être attaqué par les hommes, dans une cérémonie générale dont l'arrière-plan fondamental est le jeûne, l'absence de prise d'eau, l'automutilation, avec un chamane comme élément central.

On est ici en plein culte des hallucinations pour se lier à ce que les Lakotas appellent Wakan Tanka, le « grand mystère », le « grand esprit ».

La périodisation du culte des hallucinations des Indiens des grandes plaines

Puisqu'il a existé un culte des hallucinations des Indiens des grandes plaines, reste maintenant à étudier de quelle période historique on parle.

On a ici l'avantage que la situation des Amérindiens a été étudié. On parle ici des Amérindiens de l'époque de la colonisation européenne, mais le culte des hallucinations y est encore présent, même si l'utilisation nouvelle des chevaux a bouleversé le mode de vie amérindien.

Friedrich Engels, dans *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, nous dit la chose suivante au sujet des Amérindiens :

« Le mot latin *gens*, que Morgan emploie d'une façon générale pour désigner ce groupe de consanguins, vient, tout comme le mot grec correspondant *genos*, de la racine aryenne commune *gan* (en germanique ou, d'après la règle, *k* remplace le *g* aryen, *kan*)

qui signifie engendrer.

Gens, *genos*, en sanscrit *djanas*, en gothique (selon la règle précitée) *kuni*, en norois et en anglo-saxon *kyn*, en anglais *kin*, en moyen haut-allemand *künne* veulent uniformément dire race, lignée.

Mais *gens* en latin, *genos* en grec s'appliquent spécialement au groupe consanguin qui se vantent d'une descendance commune (ici, d'un ancêtre commun de la tribu), et qui est uni par certaines institutions sociales et religieuses en une communauté particulière, mais dont l'origine et la nature étaient cependant restées obscures jusqu'ici pour tous nos historiens (...).

À l'époque de la découverte, les Indiens de toute l'Amérique du Nord étaient organisés en *gentes*, selon le droit maternel. Dans quelques tribus seulement, comme celle des Dakotas, les *gentes* avaient disparu, et dans quelques autres, chez les Ojibwas, les Omahas, elles étaient organisées selon le droit paternel. »

Les Amérindiens étaient socialement organisés en clans, mais sur la base du droit maternel. Être du clan passe par la mère. On n'est plus dans le matriarcat, car les hommes décident, mais la femme a encore une place essentielle, étant le socle familial. Elle peut d'ailleurs chasser son mari, la tente étant à elle, etc.

On n'est donc plus dans le matriarcat, mais pas encore dans le patriarcat avancé. Il n'y a pas encore d'État comme institution séparée, c'est la gens dans son ensemble qui gère toutes les questions sociales et les décisions à prendre. Cependant, les hommes ont pris les prérogatives. Dès que cela ira dans l'esclavagisme, ils prendront entièrement le dessus.

La société amérindienne était ainsi une société de chasseurs cueilleurs avancés. Sur le plan matériel, c'est misérable, la seule richesse tenant en des vêtements, des bijoux grossièrement confectionnés, des outils, des armes. On n'est pas au niveau d'une société ayant systématisé la culture avec un niveau civilisationnel.

On n'est toutefois plus dans le cas d'êtres humains isolés, vivant à l'écart dans un cadre matriarcal immédiat.

Friedrich Engels dit au sujet de cette période charnière :

« La constitution gentilice à son apogée, telle que nous l'avons vue en Amérique, impliquait une production tout à fait embryonnaire et, par suite, une population extrêmement clairsemée sur un vaste territoire, donc un asservissement presque complet de l'homme à la nature extérieure qui se dresse devant lui en étrangère et qu'il ne comprend pas, asservissement qui se reflète dans ses puérides représentations religieuses.

La tribu restait pour l'homme la limite, aussi bien en face de l'étranger que vis-à-vis de soi-même : la tribu, la *gens* et leurs institutions étaient sacrées et intangibles, constituaient un pouvoir supérieur donné par la nature, auquel l'individu restait totalement soumis dans ses sentiments, ses pensées et ses actes.

Autant les hommes de cette époque nous paraissent imposants, autant ils sont

indifférenciés les uns des autres, ils tiennent encore, comme dit Marx, au cordon ombilical de la communauté primitive. »

Friedrich Engels précise également à quoi conduit cette période charnière : à la confédération des tribus. Il dit :

« Nous voyons, chez les Indiens de l'Amérique du Nord, comment une peuplade, unie à l'origine, se répand peu à peu sur un immense continent ; comment des tribus, en se scindant, deviennent des peuples, des groupes entiers de tribus.

Comment les langues se transforment non seulement jusqu'à devenir incompréhensibles entre elles, mais aussi jusqu'à ce que disparaisse presque toute trace de leur unité primitive.

Comment, par ailleurs, au sein des tribus, les différentes *gentes* se scindent en plusieurs tronçons, les *gentes-mères* se maintiennent en tant que phratries, et comment les noms de ces plus anciennes *gentes* se perpétuent dans des tribus fort éloignées les unes des autres et depuis longtemps séparées, - le Loup et l'Ours sont encore des noms gentilices dans la majorité des tribus indiennes.

Et la constitution précédemment décrite s'applique en général à toutes ces tribus, - à cette différence - près que beaucoup d'entre elles ne sont pas arrivées jusqu'à la confédération entre tribus parentes. »

Et là, justement, on a un exemple de confédération entre tribus parentes qui existe et qui va nous aider à établir une période de manière précise. Il s'agit des peuples mésoaméricains. Le culte des hallucinations des Indiens des grandes plaines a en effet été repris par le prolongement historique des Amérindiens : les Aztèques, les Mayas, les Toltèques, les Mixtèques, etc.

Et là on a des confédérations se faisant la guerre et organisant l'asservissement des peuples concurrents, ce qu'on n'a pas du tout chez les Amérindiens, qui vivaient à l'étape de développement pré-confédérationnel.

On va ainsi savoir précisément jusqu'où le culte des hallucinations va aller historiquement, car comme on le sait la civilisation méso-américaine a été écrasée du jour au lendemain par la conquête espagnole, alors que la civilisation méso-américaine n'était justement pas parvenue à dépasser le stade pré-confédérationnel.

Le fait que le monothéisme imposé par l'Espagne ait remplacé, littéralement du jour au lendemain, le culte des hallucinations de la civilisation méso-américaine montre qu'on avait là la dernière étape avant le saut – ce saut étant impulsé par la domestication des animaux importée d'Europe.

Le culte des hallucinations en Mésoamérique

Les Indiens des grandes plaines ont un prolongement direct en Mésoamérique, un goulot d'étranglement géographique où l'emploi d'une plante utilisée comme céréale, le maïs, a permis une formidable avancée dans l'alimentation.

La civilisation mésoaméricaine est littéralement une civilisation du maïs, base fondamentale de l'alimentation, avec une ancienneté d'environ 9 000 ans.

La production de maïs est d'ailleurs liée à celle de courges et de haricots grimpants, dans une combinaison dialectique : le haricot fixe l'azote pour le maïs, le feuillage de la courge protège les plantations, le maïs sert de tuteur aux haricots.

L'ensemble de la production permet une alimentation équilibrée, d'autant plus que le maïs est nixtamalisé : les grains de maïs sont bouillis avec un mélange de cendres de bois, afin de fragiliser leur enveloppe. Cela permet une meilleure nutrition sur le plan des acides aminés.

Les Indiens des grandes plaines ont récupéré cette utilisation du maïs à la Mésoamérique, sans toutefois atteindre le niveau de développement propre à cette zone avec l'architecture, les sciences, les arts, la production artisanale élaborée.

Les Mésoaméricains ont en fait systématisé la culture des Indiens des grandes plaines et l'ont développé sans commune mesure. Tout comme on trouve chez la tribu indienne des Lakotas un inipi, c'est-à-dire l'équivalent d'un sauna comme lieu de « purification », on trouve ainsi par exemple en Mésoamérique le temazcal, dont la fonction est similaire.

Les parallèles et prolongements sont réguliers, et on retrouve le même culte des hallucinations. Le niveau de développement de la Mésoamérique était cependant bien plus élevé que celui des Indiens des grandes plaines.

Alors que les Indiens des grandes plaines ou en général parvenaient avec grandes difficultés ou pas du tout à une confédération de tribus, en Mésoamérique cela devint une norme.

Cela permit l'émergence de regroupements massifs de populations fondant des villes. On parle ici des Aztèques, des Mayas, des Olmèques, des Toltèques, des Mixtèques, des Totonèques, de la civilisation de Teotihuacan, les Zapotèques, etc.

Tour à tour, ces confédérations triomphaient les unes des autres, sans parvenir toutefois à une unification générale. C'est là un paradoxe historique : les multiples mésoaméricains ont clairement les mêmes références mystico-religieuses, la même alimentation, la même esthétique malgré les nuances, le même jeu de balle, etc.

Cependant, les langues restent variées, les guerres internes permanentes, avec comme expression la plus marquée la norme des sacrifices humains systématisés. Il y a également une multitude de dieux, qui sont à mettre en parallèle avec le triomphe patriarcal : la dissolution de la gens permet à certains hommes d'apparaître comme des chefs, leur vie étant mythifiée.

Dans ce cadre, le culte des hallucinations des Indiens des grandes plaines a été systématisé. La prêtrise aztèque, dénommée tlamacazqui, utilisait des plantes hallucinogènes, des champignons hallucinogènes, avec notamment la plante *Turbina corymbosa* à la nature similaire au LSD et le champignon psilocybe. Le terme cérémoniel monanacahuia signifie littéralement se champignonner.

Les Mayas utilisaient également des glandes du crapaud buffle, le tabac, l'alcool, etc.

On est ici dans une véritable méthodologie des drogues, afin d'obtenir des hallucinations visuelles et une introspection mentale particulièrement puissante. Une des représentations du dieu « prince fleur » Xochipilli est tout à fait représentative de ce culte.

On a ici la solution à un problème fondamental. En effet, comme on le sait, la civilisation méso-américaine s'est effondrée comme un château de cartes en raison de la colonisation par quelques centaines de soldats espagnols partant à l'aventure. Le monothéisme catholique est alors devenu la norme, du jour au lendemain.

Cela signifie que les masses étaient prêtes pour le monothéisme, et elles le sont d'autant plus devenues en fait que les Espagnols ont amené des animaux de trait en Amérique, et avec ceux-ci les virus et les zoonoses qui y sont associés et contre lesquels les méso-américains n'avaient aucune immunité, et ont systématisé une domestication des animaux alors totalement rudimentaire.

Cela a révolutionné le mode de production en Mésoamérique, brisant le mode de production local et sa civilisation par un assaut culturel et biologique total, tout en unifiant au fur et à mesure tout le territoire.

Cela signifie que le monothéisme correspond au moment où le patriarcat l'emporte dans tous les domaines par la combinaison dialectique de l'agriculture et de la domestication des animaux.

On a le même phénomène plus au sud avec l'effondrement de l'empire inca. Celui-ci avait réussi la centralisation de tout un vaste territoire, à la différence de la situation en Mésoamérique. Mais les forces productives laissaient en place une dispersion religieuse malgré le culte forcé du soleil imposé par le pouvoir central.

Hallucinations, cannibalisme, sacrifices et auto-mutilations

Aujourd'hui, il existe une interprétation romancée des sociétés « chamaniques », vivant en tribus pacifiques, en quelque sorte à l'écart du monde. Mais, en réalité, les sociétés chamaniques sont ultra-violentes. Le chamanisme peut bien avoir une image « mystique » pacifique, elle reflète une immense précarité humaine et la guerre de tous les clans contre tous les clans.

Si on prend une société « chamanique » livrée à elle-même, c'est le règne de l'ultra-violence. C'est une époque humaine où l'humanité est réduite aux clans et à ses alliances, tous les autres étant des ennemis. Parler de chamanisme, c'est parler de raids patriarcaux contre les ennemis, d'enlèvements et de viols, de tortures et de meurtres.

Les Aztèques représentent à ce titre la société de type chamanique la plus développée. Une avancée historique aurait inévitablement conduit à une unification territoriale et produit une religion unifiée, monothéiste. Mais pour cela il aurait fallu un développement des forces productives, qui n'a pas été possible dans la zone géographique (production agricole trop faible, pas d'animaux à domestiquer pour le trait ou l'alimentation, pas de fer, etc.).

Les Aztèques étaient donc condamnés à devenir le peuple dominant sur les autres, mais sans pouvoir passer un cap. Cela a produit une folie furieuse, meurtrière, qu'on peut comparer à la stabilité de l'empire inca.

Les Aztèques pratiquaient une domination guerrière-patriarcale, comme tous les peuples méso-américains dominants à tour de rôle. C'était une guerre permanente, avec des sacrifices humains permanents, afin d'asseoir la perpétuation de la domination.

L'effondrement subit de certaines civilisations en Mésoamérique, comme les Olmèques, les Toltèques, les Mayas, etc., tient à ce qu'il s'agissait de cités-Etats : une défaite de celle dominante

amenait la disparition des structures de pouvoir en place, la perte des hiérarchies économiques et religieuses, et un basculement vers un nouveau pouvoir concurrent.

Les Aztèques dominaient concrètement de manière précaire : très peu nombreux, les conquistadors n'ont pas eu de mal à soulever toute une série de peuples contre eux.

L'empire inca consistait par contre en un Etat central accompagnant des communautés locales en s'appropriant tout le surplus productif pour le redistribuer. L'État était une structure ayant le rôle de maintenir un cadre à une multitude de petites structures agraires locales, ce qui a abouti à un intense questionnement sur le caractère socialiste, ou plus exactement socialiste primitif, d'un tel système.

Autrement dit, l'empire inca était aussi une sans réelle dynamique, tout en reproduisant lentement mais sûrement la vie quotidienne, avec de lentes améliorations. Ce qu'on appelle l'empire aztèque était par contre un chaos de peuples se bataillant et cherchant à se dominer par la terreur.

Cela aurait dû donner naissance à un empire unifié, mais pour des raisons historiques l'unification était impossible et on en restait à la guerre permanente.

Pour cette raison, le chamanisme de l'empire inca était tempéré, celui des Aztèques entièrement débridé. Les sacrifices humains comptaient des formes très diverses (pendaison, écorchement afin que les prêtres se revêtissent de la peau, crémation, enfouissement, etc.), dont le fameux arrachage du cœur à un sacrifié encore vivant. Cela avait une fonction chamanique : le sang versé était un don aux dieux.

Cela avait une fonction politique : la terreur. Cela avait une fonction démographique : limiter la population en général, affaiblir le nombre d'hommes des ennemis, procurer de la viande humaine aux élites.

La démarche est chamanique : le meurtre permet la liaison avec les dieux ; il fallait sacrifier pour le dieu du feu, celui de la pluie, celui des eaux, pour empêcher la fin du monde, etc.

On est dans le fétiche du sang versé. Pour cette raison, l'automutilation était également une tradition. Donner son sang, c'était se mettre en contact avec les dieux. Les automutilations visaient à faire couler le sang, dans la douleur et c'est là qu'on retrouve, comme pendant, la consommation de produits hallucinogènes.

Il faut ajouter à cela un nombre significatif de superstitions : valoriser le fait de loucher au point de faire tenir un pendentif devant les yeux des bébés, pratiquer les modifications corporelles comme les scarifications, etc.

C'est là qu'on voit que la société aztèque était un patriarcat abouti, mais sans profiter de la domestication des animaux de manière suffisante, puisqu'il n'y avait pas d'animaux de trait ni d'élevage d'animaux autre que des poules et perdrix, de manière artisanale.

La société aztèque était condamnée à halluciner, par les drogues, et par le sang versé. C'était une société condamnée historiquement.

C'est en ce sens que l'exemple aztèque doit être étudié, en ce que son effondrement immédiat par les conquistadors indique que les massacres, mutilations et automutilations forcées de la civilisation mésoaméricaine témoigne d'une humanité qui est encore en roue libre tant qu'il n'y a

pas l'agriculture et la domestication des animaux.

Et la combinaison dialectique de l'agriculture et de la domestication des animaux conduit à l'instauration du monothéisme.

L'effacement du culte des hallucinations

On sait aujourd'hui que la transformation de plantes en alcool, par le processus élémentaire de la fermentation, c'est-à-dire de pré-digestion de substances végétales, ou de lait animal, par des micro-organismes dans un récipient hermétique, a commencé de fait au moins dès la fin du Paléolithique.

La plus ancienne trace de production d'alcool connue a ainsi été découverte dans une caverne au sud de Haïfa, sur un site datant de 11 000 ans avant notre ère, autour d'une nécropole de chasseurs-cueilleurs semi-sédentaires appelés les « Natoufiens » par les chercheurs.

À mesure même que l'Humanité améliorait son alimentation, et dialectiquement ses capacités de compréhension et de production de celle-ci, elle a ainsi acquis la capacité à produire des aliments et des boissons lui permettant de domestiquer l'hallucination.

Ce processus en lui-même a été complètement symétrique et intégré à celui de la domestication des céréales, des plantes et des animaux.

Dès le néolithique, les quatre types de boissons fermentés (bières, vins, hydromels, laits fermentés) étaient acquis, et cela partout dans le monde selon les types d'aliments disponibles (riz, sorgho, teff, igname, taro, maïs...), sans même parler des autres plantes ou champignons hallucinogènes, laissant de manière prolongée comme marque cette idée reçue que l'Humanité aurait toujours consommé des drogues.

Partout aussi, la domestication de ces substances, de l'alcool ou des plantes hallucinogènes ou narcotiques, a entraîné le développement d'une culture ritualisée puis à proprement parler religieuse, à mesure que se systématisaient les pratiques, comme pour l'ensemble même du processus de domestication propre au développement du mode de production esclavagiste.

Et plus on avance dans la maîtrise de l'agriculture et de la domestication des animaux, plus le culte des hallucinations disparaît. D'une quête individuelle on passe à l'instauration d'une caste chamanique, puis à la négation de l'hallucination.

Il y a ici une question essentielle à analyser. On peut dire, déjà, que lorsque les forces productives sont suffisamment développées dans une zone en particulier, le culte magique – animiste est amené à s'effondrer tel un château de cartes pour être immédiatement remplacé par le monothéisme.

On a cherché dans l'émergence du monothéisme une raison qualitative, et c'est pourquoi on a tenté de la rattacher à la mise en place d'une période donnée suffisamment marquante, comme le moyen-âge, ou bien la naissance d'un empire, la suite d'une conquête, etc.

En réalité, l'émergence du monothéisme obéit à une réalité quantitative. Lorsque la physiologie passe un cap, où les hallucinations disparaissent au niveau des masses, il y a d'abord une phase de fétichisme de ces hallucinations, qui sont alors recherchées de manière artificielle par des individus faisant office de sorciers : c'est le « chamanisme ».

Le chamanisme est un fétichisme historique du retard nutritionnel, propre à une société humaine encore relativement éparpillée. Puis, lorsqu'il y a centralisation et dans la foulée un renforcement des forces productives, tout cela cède la place au monothéisme.

La dialectique de l'illuminé et du monothéisme

Il y a un aspect important dans le passage du chamanisme au monothéisme, c'est qu'il y a un passage de la quantité à la qualité.

Dans la première phase, les êtres humains sont hallucinés en masse. Puis vient la négation de ces hallucinations de masse par l'instauration d'un clergé chamannique vivant les hallucinations de manière « pure » et plus avancée.

Puis vient la négation de la négation, comme eurent dit Karl Marx et Friedrich Engels, avec le monothéisme supprimant le chamanisme. Mais cela implique alors un « rétablissement » de l'hallucination dans sa suppression.

Et effectivement, il y a un paradoxe toujours constaté, mais jamais expliqué. Les religions sont des formes extrêmement rigoureuses sur le plan intellectuel, avec une codification particulièrement marquée de leurs rites. On y trouve une attention systématique dans l'élaboration d'un système fermé de références, de codes, de valeurs, etc.

Or, les fondateurs des religions sont toujours des illuminés, dont le mode d'expression est purement oral et se déroule à l'écart de tout processus de formalisation. Que ce soit Moïse, Jésus, Mahomet, Bouddha, Zoroastre, Chaitanya, etc., tous agissent de manière apparemment désordonnée, avec une image maniaco-dépressive, se revendiquant d'avoir été placé sous le signe de l'inspiration divine.

Tous commencent leur vie spirituelle à l'écart de la société de leur époque, pour établir une religion qui devient ensuite l'ossature spirituelle de cette société. Il y a là un puissant paradoxe, une contradiction.

Cette dialectique de l'illuminé socialement isolé forgeant une religion socialement absolutiste est un aspect d'un phénomène historique dont le second aspect est l'affirmation du monothéisme.

Les religions fondées par les illuminés isolés vont en effet inmanquablement dans le sens du monothéisme.

Même les cas à part vont en ce sens : Zoroastre fait de Ahura Mazda le Dieu suprême, les variantes du bouddhisme forgeront un panthéon divin hiérarchisé et de toutes façons l'univers a une dimension spirituelle absolue.

Les historiens bourgeois se contentent d'analyser cette réalité en disant que, dans une société païenne où plusieurs dieux se côtoyaient plus ou moins en concurrence, un illuminé a réussi, par inspiration divine réelle ou charisme personnel, à « inventer » une nouvelle religion surpassant toutes les autres.

C'est là bien entendu un raccourci fondamental, faisant mine de constater un phénomène dont le caractère de loi historique semble net, et pourtant apparemment inexplicable.

Il est pourtant bien constaté que, après une première phase marquée par la ferveur, les religions

monothéistes procèdent à la liquidation de toute démarche d'illumination, afin de se formaliser au maximum, de rationaliser socialement sa propre autorité.

Plus une religion monothéiste est en place, plus elle s'éloigne de l'illumination, qu'elle combat même avec une grande ferveur, pour ne pas dire un fanatisme plus acharné.

L'illumination est alors simplement conservée symboliquement pour des figures passées, ou bien valorisées de manière ultra-spécifique pour des figures particulières définies comme saintes et dans tous les cas en séparation radicale avec les masses.

Les tentatives de rétablissement de l'illumination au sein des monothéismes sont systématiquement écrasées, comme dans le catholicisme romain avec la mystique rhénane des 13e-14e siècles, le jansénisme français au 17e siècle, etc., ou bien subjuguées, comme au sein de l'Islam sunnite avec les confréries soufies.

Dans tous les cas, la situation historique ne permettait de toutes façons plus des hallucinations vécues en masse. Et pour cette raison, le statut du prophète fondateur du monothéisme se devait d'obtenir un caractère de plus en plus sacré, comme clef de voûte du « sceau » de la révélation.

Autrement dit, les prophètes fondateurs se voient toujours plus présentés comme étant totalement en rupture avec leur époque. En réalité, ce ne fut justement pas le cas. Si les masses ont compris le prophète fondateur, c'est parce que leur propre vécu les y ramenait, et que c'était même valable à une échelle de plusieurs générations.

On passe des hallucinations de masse au fétichisme des hallucinations avec le chamanisme, puis au monothéisme universalisant l'hallucination pour permettre individuellement de s'y tourner. Le monothéisme est, dans sa substance, une nécessité explicative pour donner une « origine » au monde, un outil des classes dominantes pour unifier et socialiser, mais également une formalisation de la croyance hallucinée en l'au-delà, avec un bien et un mal se confrontant.

L'illumination des prophètes fondateurs consiste ainsi en réalité, sur le plan du développement historique, en ce que Karl Marx aurait appelé la négation de la négation.

L'illumination des prophètes n'intervient pas en opposition à un monde sans illuminations, bien que ce soit le discours des religions a posteriori.

L'illumination des prophètes apparaît comme l'illumination suprême, l'illumination des illuminations et ainsi comme l'illumination contre les illuminations.

Les illuminations sont une négation spirituelle du monde matériel ; l'illumination donnant naissance au monothéisme est la négation matérielle de la négation spirituelle, en affirmant le caractère universel de la négation spirituelle aux dépens du caractère particulier de la négation spirituelle.

L'illumination du prophète fondateur n'est pas la première illumination, mais bien la dernière. C'est la dernière projection d'une humanité se débarrassant de l'hallucination due à une physiologie carencée, et cette illumination prend une dimension universelle.

C'est pour cette raison que le monothéisme peut apparaître dans des sociétés relativement différentes sur le plan du développement. Il n'est pas lié en soi à tel ou tel moment du mode de production esclavagiste ou du mode de production féodal.

Il est lié au niveau des forces productives concernant la vie quotidienne des êtres humains et ici tout se joue dans le rapport dialectique entre l'agriculture et la domestication des animaux.

Voilà la raison pour laquelle le chamanisme a reculé davantage dans certaines zones de la planète que d'autres. Les foyers agricoles étaient les matrices de ce rapport, se liant avec les populations nomades gérant les troupeaux de mammifères domestiqués.

En Orient par exemple, mais cela est vrai ailleurs encore, les communautés agricoles ont commencé à s'organiser dès 10 000 avant notre ère, systématisant le patriarcat à mesure que les capacités de maîtrise de la production sociale agricole se développaient, et avec elle, une nouvelle vision du monde, attentive à stocker l'information et les ressources.

L'invention de l'écriture, littéraire et numéraire, a permis de franchir ici un cap déterminant sur ce plan : les premières mesures systématisées du temps, de l'espace et la classification des éléments de l'environnement humain ont permis de développer un riche lexique, enrichissant le langage et permettant de développer l'abstraction : de là, les substances alimentaires et leurs propriétés se sont vues nommées définitivement et classées en pharmacopées, le temps traduit dans des calendriers, et l'espace dans des cartes.

L'empire inca, par exemple, avait rejeté l'écriture ; les Mayas et les Aztèques disposaient de l'écriture, ils avaient une connaissance approfondie des calendriers, mais les forces productives trop faibles les firent tourner en rond aux portes du patriarcat systématisant l'agriculture et la domestication des animaux.

Il faut bien comprendre ici que l'humanité est en transformation. Le développement des capacités d'abstraction a permis de pouvoir traduire par le langage et la mise en symbole, l'hallucination en spiritualité, et de produire une vision du monde à proprement parler.

Les capacités humaines cognitives, transformées sans retour par ce lent travail d'accumulation quantitative, ont été alors mûres pour le développement d'un nouveau rapport religieux, tendant progressivement, mais implacablement, au monothéisme.

Cependant, ce processus était aussi fondamentalement différencié, fragile notamment au début et cela sur toute une longue période. Et il pouvait être confronté à tout moment à des remises en cause, soit par une catastrophe naturelle, ou une crise sociale interne, soit par une invasion d'un peuple externe, plus arriéré dans le chamanisme. On en voit même encore l'exemple avec toutes les difficultés de la conversion des populations turco-mongoles à l'islam à partir du XIe siècle.

Il faut voir donc ce processus de passage du fétichisme des hallucinations dans le chamanisme au monothéisme, comme se développant de manière différenciée et spiralaire sur des siècles et des siècles, mais avec des étapes marquantes.

Le monothéisme et les prophètes hallucinés

Les religions monothéistes parlent de leur prophète comme d'un être à part qui a choisi de vivre à l'écart dans un souci de quête spirituelle.

Du point de vue matérialiste historique, il faut comprendre par là qu'il a choisi de se placer dans une situation de privation, de carences, d'épuisement, de manque de sommeil. C'est là absolument capital pour comprendre toute la question.

Il faut bien voir la chose suivante. Lorsque les premiers chrétiens vont dans le désert, pour vivre en ermites, ils ne le font pas comme le dit une lecture a posteriori afin d'éviter une société pleine de tentation.

En réalité, ils pratiquent une privation d'alimentation et de sommeil tendant à des expériences hallucinatoires, dont la tradition était restée. Cela change absolument tout. Et comme on le sait, par la suite, les religions monothéistes ont procédé à l'extinction de telles démarches hallucinées, de manière inégale naturellement.

Regardons ce qu'il est dit des prophètes. L'évangile selon Luc raconte comment c'est au bout de quarante jours de jeûne – donc dans un état halluciné – que Jésus a assumé sa « vision » :

« Jésus, rempli du Saint Esprit, revint du Jourdain, et il fut conduit par l'Esprit dans le désert,

où il fut tenté par le diable pendant quarante jours. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, après qu'ils furent écoulés, il eut faim.

Le diable lui dit : Si tu es Fils de Dieu, ordonne à cette pierre qu'elle devienne du pain.

Jésus lui répondit : Il est écrit : L'Homme ne vivra pas de pain seulement.

Le diable, l'ayant élevé, lui montra en un instant tous les royaumes de la terre,

et lui dit : Je te donnerai toute cette puissance, et la gloire de ces royaumes; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux.

Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi.

Jésus lui répondit : Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras lui seul.

Le diable le conduisit encore à Jérusalem, le plaça sur le haut du temple, et lui dit : Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ; car il est écrit :

Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, Afin qu'ils te gardent ;

Et : Ils te porteront sur les mains, De peur que ton pied ne heurte contre une pierre.

Jésus lui répondit : Il est dit : Tu ne tenteras point le Seigneur, ton Dieu.

Après l'avoir tenté de toutes ces manières, le diable s'éloigna de lui jusqu'à un moment favorable.

Jésus, revêtu de la puissance de l'Esprit, retourna en Galilée, et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour.

Il enseignait dans les synagogues, et il était glorifié par tous.

Il se rendit à Nazareth, où il avait été élevé, et, selon sa coutume, il entra dans la synagogue le jour du sabbat. Il se leva pour faire la lecture,

et on lui remit le livre du prophète Ésaïe. L'ayant déroulé, il trouva l'endroit où il était écrit :

L'Esprit du Seigneur est sur moi, Parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres ; Il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le coeur brisé,

Pour proclamer aux captifs la délivrance, Et aux aveugles le recouvrement de la vue, Pour renvoyer libres les opprimés, Pour publier une année de grâce du Seigneur.

Ensuite, il roula le livre, le remit au serviteur, et s'assit. Tous ceux qui se trouvaient dans la synagogue avaient les regards fixés sur lui.

Alors il commença à leur dire : Aujourd'hui cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, est accomplie. »

On lit également dans le Nouveau Testament, dans l'Évangile selon Matthieu, au sujet de Jean Baptiste qui est celui qui a précédé Jésus :

« En ce temps-là parut Jean Baptiste, prêchant dans le désert de Judée. Il disait : Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche.

Jean est celui qui avait été annoncé par Esaïe, le prophète, lorsqu'il dit : C'est ici la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, Aplanissez ses sentiers. Jean avait un vêtement de poils de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage.

Les habitants de Jérusalem, de toute la Judée et de tout le pays des environs du Jourdain, se rendaient auprès de lui ; et, confessant leurs péchés, ils se faisaient baptiser par lui dans le fleuve du Jourdain. »

On a là tous les critères d'un mode de vie propice aux hallucinations. De la même manière, dans l'Islam, Mahomet est présenté comme hypersensible (par exemple aux sons, transpirant beaucoup, etc.) et il avait coutume d'aller dans une grotte comme le relate sa femme Aïcha dans une tradition relatée par l'une des principales figures de l'Islam sunnite, Mouhammad al-Boukhârî :

« Les premiers signes précurseurs de la révélation consistaient dans le rêve prémonitoire ; chaque fois qu'il faisait un rêve, le contenu se concrétisait de manière aussi claire que la clarté du matin.

Il aimait à se retirer et se réfugiait dans la grotte du mont Hira. Il s'y livrait à des actes d'adoration pendant des nuits puis il rejoignait sa famille pour s'approvisionner et se rendait auprès de Khadija [sa première épouse].

Il perpétuait cette conduite jusqu'au moment où la vérité lui parvint alors qu'il se trouvait dans la grotte du mont Hira.

A ce moment, l'ange se présente à lui et lui dit : lis – je ne sais pas lire

L'ange me prit, dit-il, et me serra péniblement contre lui puis me relâcha et me dit : lis – je ne sais pas lire

Il me saisit encore et me serra péniblement contre lui puis me relâcha et dit : lis – je ne sais pas lire.

Il se saisit de moi et me serra contre lui une troisième fois puis il me relâcha et dit : Lis, au nom de ton Seigneur qui a créé, qui a créé l'homme d'une adhérence. (Coran, 96 :1-2).

Le Messager d'Allah (bénédiction et salut soient sur lui) retint cela et rentra chez lui, le cœur battant très fort. »

Cette grotte où le jeûne aboutit à l'hallucination se retrouve pareillement chez Moïse, de manière masquée par contre ici. Dans le livre de l'exode, on a un Moïse serein rencontrant un phénomène exceptionnel, mais en réalité il est halluciné justement dans la grotte :

« Moïse était berger du troupeau de son beau-père Jéthro, prêtre de Madiane. Il mena le troupeau au-delà du désert et parvint à la montagne de Dieu, à l'Horeb.

L'ange du Seigneur lui apparut dans la flamme d'un buisson en feu. Moïse regarda : le buisson brûlait sans se consumer.

Moïse se dit alors : « Je vais faire un détour pour voir cette chose extraordinaire : pourquoi le buisson ne se consume-t-il pas ? »

Le Seigneur vit qu'il avait fait un détour pour voir, et Dieu l'appela du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! » Il dit : « Me voici ! »

Dieu dit alors : « N'approche pas d'ici ! Retire les sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte ! »

Et il déclara : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Moïse se voila le visage car il craignait de porter son regard sur Dieu. »

S'il est parlé de se voiler la face en l'honneur de Dieu, c'est simplement à la base en raison de la situation physiquement délabrée d'un Moïse hallucinant.

De la même manière, le Bouddha est censé avoir prôné l'abandon d'un ascétisme ultra-rigoriste plein de mortifications. Mais il a prôné cela après l'avoir lui-même vécu, et tout en continuant la « méditation » : c'est sous un figuier qu'il atteint ainsi « l'Illumination suprême ».

On a de toutes façons la preuve du caractère halluciné des prophètes avec le fait qu'aucun d'entre eux n'ait jamais rien écrit, qu'ils ont toujours vécu leur illumination sans aucun recul, les religions naissant par la suite sur la base d'une tradition fondée de manière arbitraire par d'autres figures.

Une autre preuve est que les monothéismes ont été prétextes à des phénomènes irrationnels de

masse, montrant à quel point ils sont substantiellement en phase avec le désarroi psychophysologique des êtres humains.

Et cela est vrai jusqu'à aujourd'hui, car le monothéisme ne dépend pas tant d'un mode de production que d'un niveau des forces productives et concrètement du rapport entre agriculture et domestication des animaux.

Tant qu'un cap n'a pas été passé, les faiblesses des situations historiques peuvent provoquer des mouvements profonds où un vaste nombre de gens frappés par la famine ou des formes de carences basculent dans un irrationalisme à tendance hallucinée.

L'Inde, par exemple, a jusqu'au 20e siècle connu des épisodes de dépression de masse particulièrement marquants, avec une prévalence significative de la religion sur un mode halluciné. Mais des phénomènes d'hallucinations même « encadrées » se retrouvent dans la religiosité catholique à Naples ou lors des pèlerinages à La Mecque.

C'est littéralement le matériau humain qui n'est ici pas à la hauteur du matérialisme dialectique.

Et ce matériau humain se forge dans le rapport aux forces productives, les transformant et se transformant.

Le psychédélisme des années 1960 et Carlos Castaneda

L'humanité, profitant de son développement, a accentué ses connaissances en chimie. Les drogues modernes en sont issues. L'héroïne a été conceptualisée à la fin du 19e siècle par la firme Bayer ; le LSD a été conceptualisé au milieu du 20e siècle par la firme Sandoz.

Une figure particulièrement marquante est ici le Français René Daumal (1908-1944), intoxiqué massivement aux drogues les plus puissantes et se tournant vers le sanskrit et l'Inde. Cela aboutira naturellement à une production de poètes illuminés (dans la perspective inévitable d'Arthur Rimbaud et de Gérard de Nerval) et à un roman allégorie de la quête spirituelle : *Le Mont Analogue*.

Cependant, on parle ici d'une approche élitiste et littéraire, qu'on peut retrouver chez Pierre Drieu La Rochelle à la fin de sa vie ; il faut attendre les années 1960 et la société de consommation américaine pour avoir un véritable tournant.

La figure principale est ici l'Américain Alexander Shulgin (1925-2014), de la firme Dow Chemical Co, qui a systématisé la découverte des drogues synthétiques dans la seconde moitié du 20e siècle.

Ce « pape du psychédélisme » a écrit notamment deux « bibles » du consommateur de drogues synthétiques : « PiHKAL » (Phenethylamines I Have Known And Loved : A Chemical Love Story), soit *Les phényléthylamines que j'ai connues et aimés. Une histoire d'amour chimique*, et « TiHKAL » (Tryptamines I Have Known And Loved : The Continuation), soit *Les tryptamines que j'ai connues et aimés. La suite*.

Il est ici tout à fait frappant que ce culte « nouveau » des hallucinations provoquées par les drogues se produise aux Etats-Unis, au cœur du capitalisme le plus avancé. Car, ce que cela implique, c'est que le mode de production capitaliste bloquant la perspective de développement humain, il y a une

expression de ce blocage par une tentative de retour en arrière historique.

Le mouvement hippie était un mouvement romantique au sens strict, idéalisant le passé, et c'est là qu'il faut bien comprendre que le culte des hallucinations n'est pas un simple produit de l'industrie moderne, mais un regard historique sur le culte des hallucinations amérindiens.

Le grand vecteur idéologique passe ici par Carlos Castaneda (1925-1998), un personnage qui fut particulièrement connu et médiatisé aux États-Unis dans les années 1960, ses ouvrages se vendant par millions.

Lui-même se présente comme un simple particulier ayant rencontré un chaman lui indiquant la voie à suivre pour atteindre une « réalité séparée ». Il n'a jamais été trop sûr si cette figure pittoresque était folle, mythomane ou un aventurier littéraire.

Reste qu'il est dans les pays occidentaux la principale figure idéologique d'un « retour » aux hallucinations comme voie spirituelle. Car les consommateurs de drogues psychédéliques n'ont rien à voir avec les consommateurs de cannabis, bien que ces derniers soient une variante historique appauvrie, tout comme les consommateurs d'alcool cherchant à être grisé ou saoul.

Le culte du psychédélique est culturellement et intellectuellement extrêmement recherché, avec une vision du monde qui ramène à l'humanité d'avant le monothéisme. C'est une résurgence historique d'un moment passé de l'humanité, et c'est d'autant plus fort que c'est un matérialisme dialectique inversé.

Voici comment Carlos Castaneda présente par exemple le psychédélisme, en 1993, dans *L'art de rêver*. C'est tout à fait représentatif de l'idéologie chamanique d'une sorte de « troisième œil », d'une vision mystique permettant de voir le monde au-delà de son apparence matérielle, etc., avec un panthéisme inversé, une lecture cosmique de la réalité se retournant en son contraire.

« Au cours des vingt dernières années, j'ai écrit une série de livres relatant mon apprentissage avec un sorcier indien yaqui du Mexique, don Juan Matus.

Dans ces ouvrages, j'ai expliqué qu'il m'avait enseigné la sorcellerie, non pas la sorcellerie telle que nous la comprenons dans le contexte de notre monde de tous les jours, c'est-à-dire la mise en œuvre de pouvoirs surnaturels à l'encontre d'autrui, ou bien l'invocation des esprits avec des amulettes, des sorts, ou des rituels destinés à produire des effets surnaturels.

Pour don Juan, la sorcellerie était l'acte qui rend substantielles quelques prémisses particulières d'ordres pratique et théorique concernant la nature et le rôle de la perception dans notre saisie et notre modélisation de l'univers qui nous entoure.

Pour définir sa connaissance j'ai évité, à la suggestion de don Juan, l'usage d'une classification anthropologique, le chamanisme. Je l'ai toujours désignée par le terme qu'il utilisait pour la nommer : sorcellerie.

Sans aucun doute, don Juan était un intermédiaire entre le monde naturel de la vie de tous les jours et un monde invisible qu'il ne nommait pas le surnaturel, mais la "seconde

attention”.

Son rôle de maître consistait à me permettre l'accès à ce monde. Dans mes ouvrages antérieurs, j'ai décrit ses méthodes d'enseignement permettant d'atteindre ce but, ainsi que les arts de la sorcellerie qu'il me faisait pratiquer, dont le plus important se nommait "l'art de rêver".

Don Juan soutenait que notre monde, que nous croyons être unique et absolu, n'est qu'un parmi un groupe de mondes conjoints, disposés telles les couches d'un oignon.

Bien que nous ayons été énergétiquement conditionnés à percevoir exclusivement notre monde, il affirmait que nous avons encore la possibilité d'entrer dans ces autres royaumes qui sont aussi réels, uniques, complets et accaparants que l'est notre monde (...).

À de nombreuses reprises, don Juan insista sur le fait que tout ce qu'il m'enseignait avait été cerné et mis en œuvre par des hommes qu'il décrivait comme des sorciers de l'antiquité.

Très clairement, il établit une distinction profonde entre ces sorciers et les sorciers d'aujourd'hui.

Il définit les sorciers de l'antiquité comme des hommes qui vivaient au Mexique des milliers d'années avant sa conquête par les Espagnols, des hommes dont l'œuvre la plus grandiose avait été d'édifier les structures de la sorcellerie, en insistant sur sa réalité pratique et concrète.

Il les décrivait comme des hommes brillants mais sans sagesse. À l'inverse, il peignait les sorciers modernes comme des hommes connus pour leur esprit sain et leur capacité à rectifier, s'ils l'estimaient nécessaire, le cours de la sorcellerie (...).

Un jour, alors que nous nous promenions autour de la place de la ville de Oaxaca, don Juan me fournit, d'un point de vue de sorcier, la plus cohérente définition de rêver. "Les sorciers considèrent rêver comme un art très sophistiqué, l'art de déplacer à volonté le point d'assemblage de son habituelle position de façon à rehausser et à élargir la portée de ce qui peut être perçu."

Selon lui, les sorciers d'antan fondèrent l'art de rêver sur cinq conditions qu'ils virent dans le courant d'énergie des êtres humains. En premier lieu, ils virent que seuls les filaments qui passent par le point d'assemblage peuvent être assemblés en une perception cohérente.

En second lieu, ils virent que si le point d'assemblage est déplacé à un autre endroit, aussi infime que soit ce déplacement, des filaments d'énergie différents et inhabituels passent à travers lui.

Ces filaments affectent la conscience et forcent l'assemblage de ces champs d'énergie inhabituels à former une perception stable et cohérente. Troisièmement, ils virent qu'au cours de rêves ordinaires, le point d'assemblage se déplace facilement de lui-même sur une autre position à la surface ou à l'intérieur de l'œuf lumineux.

Quatrièmement, ils virent que l'on peut faire bouger le point d'assemblage en dehors de l'œuf lumineux, dans l'immensité des filaments d'énergie de l'univers.

Et, cinquièmement, ils virent qu'avec une certaine discipline il est possible de cultiver et d'accomplir, au cours du sommeil et des rêves ordinaires, un déplacement systématique du point d'assemblage. »

Il est vraiment marquant que les propos forment une sorte de lecture matérialiste dialectique de la Nature comme grand ensemble, mais totalement inversée. Et c'est une véritable vision du monde, qui a beaucoup de déclinaisons, notamment dans les sciences physiques avec les théories les plus délirantes comme la « théorie des cordes », les « multivers » et autres idéalismes littéralement chamaniques.

Le chauvinisme national et racial comme cannibalisme

Le cannibalisme est le grand non dit de l'humanité. Pendant une très longue période de son histoire, elle s'est entredévorée, néanmoins aborder le sujet est un grand tabou. Des retours en arrière dans le cannibalisme, comme raconté dans la fameuse chanson « Il était un petit navire », se sont régulièrement produits.

Le monothéisme a le cannibalisme en horreur et on peut facilement lire comment le sacrifice humain est transformé en allégorie, comme avec le sacrifice d'Isaac ou l'eucharistie catholique où l'on mange le corps du Christ et où l'on boit son sang.

Cela explique l'obsession monothéiste contre les païens. De fait, de par le manque de forces productives, le cannibalisme est inévitable. Il est d'un côté un reflet du patriarcat débridé, mais également du manque de protéine.

Jusqu'à la colonisation au 18^e siècle, les Aborigènes d'Australie vivent dans une extrême précarité, nomade ou semi-nomade. Une femme ne pouvant pas porter plus d'un enfant, tout nouveau né avant que l'enfant précédent ne marche est tué, voire mangé. Les personnes trop âgées sont également massacrées.

Tout cela forme un arrière-plan très inquiétant de l'humanité et il ne faut pas chercher ailleurs la fascination pour les films de zombie, les films *Alien* (le monstre de nature animale mange le cerveau, nourriture centrale de l'anthropophagie) et *Predator* (les victimes sont dépecées, même l'arrière-plan est un criminel assassin visant les criminels assassins uniquement).

C'est ce qui explique l'analyse extrêmement juste de Staline concernant l'antisémitisme. Il répond comme suit à une question de l'Agence juive, en janvier 1931 :

« Le chauvinisme national et racial est une survivance des mœurs misanthropiques

propres à la période du cannibalisme.

L'antisémitisme, comme forme extrême du chauvinisme racial, est la survivance la plus dangereuse du cannibalisme.

L'antisémitisme profite aux exploiters, comme paratonnerre afin que le capitalisme échappe aux coups des travailleurs.

L'antisémitisme est un danger pour les travailleurs, car c'est une fausse route qui les égare hors du droit chemin et les conduit dans la jungle.

Aussi les communistes, en tant qu'internationalistes conséquents, ne peuvent être que les ennemis jurés et intransigeants de l'antisémitisme.

En URSS, la loi punit avec la plus grande sévérité l'antisémitisme comme phénomène opposé au régime soviétique. Selon les lois de l'URSS, les antisémites actifs sont condamnés à la peine de mort. »

L'analyse de Staline est indéniablement juste, la position de l'URSS de Staline parfaitement correcte. Il est évident que le chauvinisme national et racial, exprimant une tentative de « sortie » de crise par l'assassinat systématisé, produisant le meurtre industriel des nazis, est une résurgence de la démarche cannibale.

On notera également que Staline dit cela en 1931, soit avant même la prise du pouvoir en Allemagne par les nazis, anticipant les crimes nazis constituant la Shoah.

C'est une lecture matérialiste historique tout à fait puissante. Il existe tout un cannibalisme social par ailleurs chez les gangs, les lumpenprolétaires, dans toutes les couches sociales déclassées vivant, en quelque sorte, un immense retour en arrière historique.

L'idéologie du vol est une forme atténuée de cannibalisme social, correspondant également à de l'exploitation capitaliste dans sa version raccourcie, mais sur le fond cela tend à une expression anti-travail, anti-historique, qui explique le mépris et le rejet par les masses de tout romantisme à ce sujet.

Seuls les éléments déclassés éprouvent une fascination devant une telle entreprise que les masses sentent comme un risque de retour en arrière.

Et lorsque la haute bourgeoisie cherche une voie pour sortir de la crise générale du capitalisme, elle se tourne fort logiquement vers cette idéologie néo-cannibale, y trouvant les moyens de développer son idéologie impérialiste.